

Remerciements

Nous remercierons Dieu le tout puissant de nous avoir aidé pour arriver au terme de ce travail qui présente le fruit de plusieurs années d'études.

Nous tenons à exprimer notre reconnaissance à Monsieur SADI Naim d'avoir accepté de nous encadrer, on le remercie infiniment pour sa disponibilité, ses précieux conseils et la subtilité de ses orientations.

Merci aux membres de jury d'avoir accepté d'évaluer notre travail.

Merci à nos parents, à nos familles et tous ceux qui nous ont soutenus pour la réalisation de ce travail.

Enfin nous tenons à remercier particulièrement l'auteur « Adlène Meddi » pour sa gentillesse appréciable de nous avoir envoyé son œuvre 1994 qui fait objet de notre corpus d'étude.

Dédicaces

*À toutes les victimes de la décennie
noire.*



Sommaire



Sommaire

Introduction.....	02
Chapitre I : <i>1994</i>, un roman historique ?.....	7
Chapitre II : Effets post-traumatiques de la décennie noire.....	23
Chapitre III : La question du témoignage dans 1994.....	37
Conclusion.....	52
Bibliographie.....	54
Tables des matières.....	59



Introduction



Introduction

L'Histoire est une discipline qui a pour objet d'étude des événements du passé ou une personnalité ayant acquis une certaine importance qui lui permettrait d'entrer dans l'Histoire. Si l'Histoire a acquis depuis le XIX^e siècle le caractère de discipline scientifique, suite à l'imposition du positivisme et le développement des sciences humaines, il n'en demeure pas moins que beaucoup de théoriciens considèrent que celle-ci est loin d'être objective notamment en raison de ses accointances avec le discours dominant ou celui du pouvoir, en somme avec l'idéologie dominante.

C'est entre autres à partir de ce constat, et pour remédier à ces insuffisances citées, que l'Histoire s'est vue concurrencée par un ensemble de disciplines dans la représentation du passé. Parmi les disciplines qui vont investir ce domaine propre à l'Histoire, il y a la littérature ou plus précisément le roman avec ce qu'on appelle communément le roman historique. Ce dernier est un récit qui traite d'événements du passé ou de personnalités historiques tout en se référant au présent, car celui-ci est dans une certaine mesure « *tributaire de la relation de l'auteur à son époque, sa société [...] c'est le présent qui nous fera mieux comprendre le passé*¹ ». C'est un genre qui intègre selon différents procédés des événements bien déterminés qu'on peut lier à un temps et un espace identifiables. Aussi, pour beaucoup de théoriciens, c'est un genre qui présente une intrigue fictive mais dans un contexte réel, il est lié à la fiction et les personnages sont liés au passé.

Parlant de la littérature francophone algérienne, celle-ci n'est pas restée indifférente face à la séduction de l'Histoire, surtout que sa naissance est liée à un accident de l'Histoire, à savoir la colonisation française de l'Algérie. C'est pourquoi l'Histoire a été présente dans le roman algérien dès naissance avec des écrivains tels que Chukri Khodja, Mouloud Feraoun, Mouloud Mammeri, Mohamed Dib, etc.

Par ailleurs, la littérature algérienne francophone apparaît comme un discours de dépassement, qui porte le poids des réalités algériennes. Depuis 1990, cette littérature se trouve affectée par le mouvement de la violence qui a dominé le pays. Elle plonge au cœur des années de braise pour en véhiculer une représentation qui comporte une production foisonnante et variée, issue des différents écrivains qui témoignent de toute l'horreur quotidienne qui ébranle le pays, et qui vise à mettre en exergue le quotidien et la souffrance du peuple algérien pendant les années sombres :

Les années 1990 sont pour l'Algérie chacun le sait, celle d'une guerre civile particulièrement cruelle, peut-être parce que plus qu'elle s'éternise, apportant

¹ George Lukacs, *Le roman historique*, Paris, Payot, 1965, p. 04.

Introduction

chaque semaine son cortège de morts souvent assassinés d'une manière atroce, moins on en perçoit les enjeux véritables².

C'est justement la prégnance de la matière historique qui caractérise le roman algérien contemporain comme c'est le cas de notre corpus d'étude à savoir *1994* d'Adlène Meddi, qui a fait de son roman un témoignage des horreurs qui ont secoué le pays durant ces années de braise. Adlène Meddi est un écrivain et journaliste de langue française né le 16 août 1975 à El-Harrach, à l'est d'Alger. Il a fait des études de journalisme et de sociologie des médias à l'université d'Alger et à l'EHESS de Marseille. Il a été entre 2009 et 2016 le rédacteur en chef de l'hebdomadaire « El-Watan » et actuellement il est collaborateur au magazine « Le point » et au journal en ligne Middle East Eye. Faisant partie de la nouvelle génération des écrivains algériens, il a à son actif trois romans : *Le Casse-tête turc* (2002), *La prière du Maure* (2008) et *1994* (2017) qui a été réédité chez Rivages/Noir (Paris) en 2018 et a reçu le prix transfuge du meilleur polar francophone.

1994 est une peinture du réel algérien et un témoignage sur la violence et les massacres que les Algériens ont subi durant la décennie noire. Le roman raconte l'histoire de quatre jeunes lycéens d'El-Harrach : Amin, Sidali, Nawfel, Farouk dont la vie va être complètement bouleversée lors de l'année 1994. Cette dernière constitue l'apogée de la décennie noire caractérisée par une confrontation sanglante entre l'armée et les islamistes du FIS, ainsi que par les assassinats, les attentats, les arrestations, etc., quotidiens qui sont perpétrés sur les quatre coins du pays. Ces quatre garçons vont décider d'entrer dans ce conflit hérité de leurs pères, et créer un groupe clandestin pour lutter contre les terroristes. Dix ans plus tard, Amin sombre dans la folie ; Sidali s'exile en France puis décide de revenir voir son ami Amin mais les souvenirs de sa jeunesse ensanglantée remontent à la mémoire. D'une manière générale, le roman en question qui s'articule autour de trois dates clés qui sont 1994, 2004 et 1962, raconte la vie de ces adolescents qui sont plongés dans une société violente durant la douloureuse période des années 1990, à travers des thèmes dominants à l'instar de la violence, le terrorisme, le traumatisme, les services secrets, l'exil, etc.

Nous avons choisi l'étude de *1994* comme corpus pour trois raisons principales. La première est liée au fait que nous portons un intérêt pour la littérature francophone en général et la littérature algérienne francophone en particulier. La deuxième relève du fait que l'auteur fait partie de la nouvelle génération d'écrivains algériens et que son roman est d'une qualité littéraire indéniable d'où d'ailleurs le prix reçu. La troisième est liée au fait que le roman traite

² Charles Bonn et Farida Boualit, *Paysage littéraire algérien des années 1990 : témoigner d'une tragédie ?*, l'Harmattan, 1990, p. 07.

Introduction

d'une période tragique et effrayante de l'Histoire d'Algérie qui a marqué la mémoire collective algérienne.

En partant du constat que *1994* traite d'un sujet éminemment politisé, et que le roman est un « *moyen de transgression de l'idéologie dominante* », que « *c'est lui qui donne une image plus adéquate de la réalité ; c'est lui qui 'travaille' mieux la réalité et la donne à connaître* »³, il sera question de voir : Que peut dire l'auteur de plus que les historiens sur cette période historique ?

Pour répondre à ce questionnement, nous allons nous appuyer sur l'approche socio-critique, en s'appuyant sur les ouvrages historiques dont celui de Pierre Barberis dans son ouvrage *Le Prince et le marchand. Idéologiques, la littérature, l'histoire* où il distingue trois formes d'histoire et met l'accent sur le mérite de la littérature de souvent dire mieux le passé que le texte historique.

Afin de répondre à la problématique, nous proposons ces quelques hypothèses :

- La littérature est une manière plus adéquate d'écrire l'Histoire, c'est pour cela qu'Adlène Meddi a traité dans son roman un sujet historique pour le dire d'une manière différente de l'historien.
- Il réécrit l'Histoire dans le but de sauvegarder la mémoire collective tout en l'insérant dans la fiction.
- Il s'approprie l'Histoire en guise de témoignage de la tragédie de la décennie noire

Pour mener à bien notre analyse, et afin de vérifier la justesse de ces hypothèses et de même apporter une réponse à notre problématique que nous avons formulé nous allons opter sur le plan suivant :

Ce travail de recherche consacré au roman *1994* d'Adlène Meddi s'organise autour de trois chapitres. Le premier, intitulé « *1994 un roman historique ?* », met l'accent dans un premier temps sur la problématique de la fictionnalisation de l'Histoire. Dans un second temps, il s'intéresse aux éléments paratextuels et leurs rapports à l'Histoire. Dans un troisième temps, il est question de voir comment les personnages du roman s'inscrivent dans l'Histoire algérienne. Dans un quatrième temps, les dates citées dans le roman sont étudiées en relation avec la réalité algérienne de la décennie noire. Dans un dernier temps, l'accent est mis sur certains espaces et leurs ancrages historiques.

Dans le deuxième chapitre, intitulé « *effets post-traumatiques de la décennie noire dans 1994* », il est question dans un premier temps d'appréhender le traumatisme psychologique

³ Christiane Achour, *Convergences critiques : Introduction à la lecture littéraire*, Alger, Office des publications universitaires, 1990, p. 01.

Introduction

causé par la décennie noire. Dans un second temps, l'intérêt est porté sur la relation Histoire-mémoire et son rapport avec le roman. Dans un troisième temps, et à partir du vécu des personnages, l'accent est mis sur certaines séquelles de la décennie noire comme la désocialisation et le repli sur soi.

Dans le troisième et dernier chapitre intitulé « La question du témoignage dans 1994 », l'accent est mis dans un premier temps sur la question du témoignage dans une perspective de dénonciation de la violence. Dans un second temps, le témoignage est mis en rapport avec la compréhension de l'HISTOIRE. Dans un troisième temps, le témoignage est appréhendé comme moyen pour préserver la mémoire ou ce qu'on appelle le devoir de mémoire. Dans un quatrième temps, le témoignage est abordé comme un outil qui aide à guérir et à se soulager des blessures du passé. Dans un dernier temps, le témoignage est appréhendé comme moyen pour briser le silence auquel le peuple était confronté.



Chapitre I :
1994, Un roman
historique ?



Tout écrivain qui raconte des événements historiques inscrit en quelque sorte sa démarche dans le cadre du roman historique. Ce dernier est un genre littéraire qui nous permet de revivre au présent un événement ou une figure de l'Histoire. C'est bien dans cette veine littéraire que semble s'inscrire le roman *1994* qui se construit autour de voyages entre la guerre de la libération nationale, la décennie noire et les temps présents que vivent, voire subissent, les personnages du roman.

Dans ce premier chapitre, nous allons nous intéresser dans un premier temps à la problématique de la fictionnalisation de l'Histoire ou comment cette dernière peut se manifester dans la fiction. Dans un second temps, nous allons mettre l'accent sur l'étude du paratexte pour voir comment l'Histoire se manifeste à travers les différents éléments paratextuels. Dans un troisième temps, nous allons voir comment les personnages du roman s'inscrivent dans l'histoire algérienne. Dans un quatrième temps, nous allons nous intéresser à la profondeur historique d'un ensemble de dates citées dans le roman en question. Dans un dernier temps, nous allons mettre l'accent sur certains espaces et de leurs rapports avec la réalité ou l'histoire algérienne.

1. La problématique de la fictionnalisation de l'Histoire

La question de l'écriture littéraire de l'Histoire pose un ensemble de problèmes, parmi lesquels il y a la question du statut du texte qui se compose d'éléments réels et fictifs qu'il est parfois difficile à distinguer les uns des autres :

La vision du monde est donc un univers construit et imaginaire que l'écrivain puise de la réalité. C'est en quelque sorte la représentation de la société produite par le social, l'idéologie et surtout l'imaginaire de l'écrivain¹.

C'est le cas notamment de *1994* d'Adlène Meddi qui s'inscrit dans une perspective historique en abordant entre autres un événement tragique de l'Histoire algérienne à savoir la décennie noire qui s'enchevêtre dans le roman avec d'autres éléments imaginaires, et donc fictifs.

Dans la même perspective, Pierre Barbéris, dans son ouvrage *Le Prince et le marchand. Idéologiques : la littérature, l'histoire*, tout en soulignant la « rencontre » de plusieurs formes d'histoire dans le texte littéraire, distingue trois graphies du mot histoire :

J'ai proposé à titre provisoire cette triple distinction ; HISTOIRE= processus et réalité historique ; Histoire= l'Histoire des historiens, toujours tributaire de l'idéologie, donc des intérêts sous-jacents à la vie culturelle et sociale ; histoire= le récit, ce que nous raconte le roman ²».

¹Nedjma Benachour, « Cours de littérature et société », Université Mentouri de Canstantine, Septembre 2001.

² Pierre Barberis, *le prince et le Marchand*, texte et historicité, Paris, Fayard, 1980, p. 179

Il parlera donc d'HISTOIRE, écrite tout au majuscule, et qui renvoie à l'événement lui-même, au fait historique, à ce qui se passe dans les sociétés et qui existe indépendamment de l'idée qu'on en a. Il est aussi question d'Histoire avec un H majuscule qui fait référence à l'histoire racontée par les historiens, donc au genre historique qui prend pour sujet l'HISTOIRE. En outre, il y a l'histoire ou le récit littéraire « *Le texte et l'historicité c'est aussi aujourd'hui la nécessité de reconquérir à l'HISTOIRE d'immenses masses à qui l'on a si habilement appris et faire croire qu'elles pourraient s'en passer*³ ».

C'est notamment entre ces trois formes que se réfléchit, s'interroge, s'écrit et se réécrit, en somme se problématise l'Histoire qui, en tant que science du passé, est souvent convoquée et réinterrogée par la littérature pour mieux la comprendre ou mieux comprendre le présent ou encore pour la réécrire. Elle s'agit pour Macherey d'une : « *une reconstitution romancés plus que d'une fiction*⁴ ». Aussi, l'Histoire est un élément vital de l'identité humaine, alors que la littérature exploite cette source comme moyen pour approfondir les valeurs et les connaissances identitaires des gens, surtout en ces derniers temps, comme le révèle Le Goff affirmant que « *l'histoire est devenue un élément essentiel du besoin d'identité individuel et collectif aujourd'hui*⁵ ».

Dans 1994, l'Histoire, dans sa dimension temporelle, semble s'étendre au moins sur trois périodes historiques qu'a connu l'Algérie à savoir 1994, 1962 et 2004, des dates qui renvoient à un ensemble de faits identifiables dans l'Histoire d'Algérie. Aussi, l'Histoire se manifeste d'une manière implicite à travers des personnages fictifs inspirés du réel. En d'autres termes, chaque personnage inventé peut être assimilé à une personne de la vie réelle surtout que celle-ci est mise face à la réalité sociale et culturelle du pays qui se trouve confrontée à des problèmes politiques et identitaires tels que la lutte du peuple contre le colonisateur, le terrorisme, le pouvoir corrompu ou encore pour la sauvegarde de son histoire et de sa mémoire. D'ailleurs, parmi les premières actions menées par les personnages principaux (Sidali, Amine, Nawfel, Farouk) pour s'inscrire en quelque sorte dans l'Histoire d'Algérie, il y a notamment la création d'un groupe clandestin pour lutter contre les terroristes :

Sidali, Amin, Farouk, et Nawfel s'étaient nourris de petits soupçons par-ci, d'un nom qui circulait par-là pour lister vingt noms autour desquels ils concentrèrent leurs investigations, amassant le maximum de renseignement, chacun dans son quartier. Sans laisser aucune trace écrite. (1994, p. 245).

³ *Le Prince et le Marchand*, op. cit, p. 84.

⁴ Pierre Macherey, *Pour une théorie d'une production littéraire*, Paris, Maspero, 1960, p. 55

⁵ Gaque Le Goff, *Histoire et mémoire*, Paris, Gallimard, 1986, p. 29.

Il est donc question dans le roman *1994* d'un ensemble de voyages à travers la mémoire et l'Histoire de l'Algérie. Et l'un des voyages historiques qui domine dans le roman est celui qui mène les personnages et le lecteur vers une période triste et sanglante de l'Histoire d'Algérie ; une période où se sont affrontés au moins deux camps à savoir l'armée algérienne et ceux qu'on appelle les islamistes du FIS. Néanmoins, la grande victime reste le pauvre peuple qui va, pendant toute cette période, compter désespérément ses morts : « *Yemma ils les ont tous tués ! Amin avait parlé d'une voix blanche, comme s'il venait juste de faire connaissance avec la peur, la mort* ». (*1994*, p. 16).

D'une manière générale, la problématique historique dans *1994* est complexe notamment parce que le projet d'écriture de l'auteur est lié et répond à un ensemble de questionnements, d'enjeux, d'ordres politique, social, mémorial, etc. Il est ainsi question à la fois de dénoncer la violence infligée durant la décennie noire en Algérie de la part de toutes les parties et de rendre compte aux générations actuelles et à venir d'un passé ensanglanté et d'une identité tâchée de sang.

2. Eléments paratextuels et Histoire de l'Algérie

Les éléments paratextuels sont des moyens basiques et essentiels qui aident le lecteur à comprendre le contenu du roman, ils désignent tout ce qui accompagne le texte. On peut dire que le paratexte crée une relation entre le contenu et les éléments paratextuels ; le titre, le nom de l'auteur, la couverture qui attirent l'attention du lecteur : « *un texte se présente rarement à l'état nu sans le renfort de l'accompagnement d'un certain membre de production*⁶ ».

Le paratexte se compose de deux éléments qui se placent à l'intérieur et à l'extérieur du roman qui sont le péri-texte et l'épi-texte que nous allons identifier dans *1994* tout en les mettant en rapport avec la problématique historique.

L'Histoire renvoie toujours à de l'Histoire et donc à de l'HISTOIRE. Et tout, couverture, titre, présentation, accord auteur-lecteur sur un sujet ou désaccord et donc provocation, connivence ou porte-à faux, tout oui tout, est d'abord historique et constitue la première historicité du texte⁷.

En ce qui concerne le péri-texte, il se place à l'intérieur du roman et il se compose du titre, du sous-titre, de la préface, de l'épigraphe, etc.

Parlant du titre du roman, à savoir *1994*, celui-ci renvoie au sujet et se focalise sur une période précise qui est celle de *1994* :

⁶Gérard Genette et Amina Bekkat, *Seuils*, Paris, Seuil, 1987, p. 07.

⁷ *Le Prince et le Marchand*, op. cit, p. 75.

Le titre du roman est un message codé en situation de marche, il résulte de la rencontre d'un énoncé romanesque et d'un énoncé publicitaire, en lui se croisent nécessairement littérature et socialité, il parle l'œuvre en terme du discours, mais le discours social en terme du roman⁸.

Christiane Achour précise que le choix du titre d'un roman n'est pas fait par hasard, il aide le lecteur à comprendre le sens ou le contenu de l'œuvre et à décoder le message caché qu'il véhicule.

En ce qui concerne le titre du roman de notre corpus *1994*, nous constatons que celui-ci est sous forme d'une date qui renvoie à la période de la décennie noire vécue en Algérie. C'est en effet un titre thématique, un moment particulier, car 1994 est une année très marquante dans l'Histoire d'Algérie, et donner cette année comme titre suffit pour évoquer le contexte sanglant de l'époque. Le romancier a choisi cette date pour situer son histoire parce que c'est l'année la plus dure de cette période :

C'était l'explosion de la violence et de la contre-violence dont il faut en parler, c'était l'année où un grand tabou s'est cassé au niveau de commandement militaire. C'était armer les civils, c'était une transcription qui a été tranchée à peu- près dans les années 93-94, quand y a eu des initiatives de villages etc., qui ont commencé. Mais aussi de manière très volontariste de l'Etat d'incorporer les civils dans les dispositifs anti-terroristes, et ça c'est une nouveauté, une nouvelle étape dans la guerre civile⁹.

Pour le nom de l'auteur qui figure sur la page de couverture au-dessus du titre, il vise à présenter l'identité de l'écrivain, celui-ci est « *inclus à l'intérieur de la barre de séparation du texte et du hors-texte, l'auteur donne la position marginale qui est celle de son nom sur la couverture du livre*¹⁰ ». Adlène Meddi est un écrivain et journaliste algérien qui a vécu la période de la décennie noire et qui a été touché par le ravage et l'horreur de cette époque, chose qui l'a poussé à écrire *1994*.

Le péritexte se compose aussi de la page de couverture qui contient le nom de l'auteur, le titre, la maison d'édition et une image. La page de couverture est le miroir qui reflète l'histoire du livre et le premier contact du lecteur avec celui-ci : « *la première de couverture est la première accroche, il faut observer le contenu, la mise en forme, le nom de l'auteur, le titre, l'éditeur, le choix typographique et le choix de couleur*¹¹ ».

À partir de la page de couverture, le lecteur commence à imaginer l'histoire du roman, ce qui le pousse à commencer la lecture et à formuler des hypothèses.

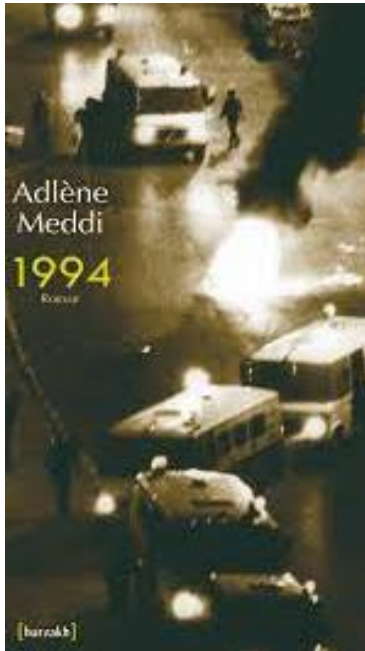
⁸ Christiane Achour et Amina Bekkat, *Clef pour la lecture des récits. Convergences critiques 2*, Blida (Algérie), Tell, 2002, p. 71.

⁹ Adlène Meddi, « Mes personnages sont ancrés dans la réalité de la guerre civile » <http://youtube.com/watch?v=QxgR-mP8al&feature=share>. Consulté le 8 novembre 2022.

¹⁰ Philippe Lejeune, *Le pacte autobiographique*, Paris, Seuil, 1975, p. 37.

¹¹ *Convergences critiques, op.cit.*, p. 75.

Nous présentons ci-dessous la page de couverture du roman en question :



Sur la couverture du roman *1994*, il est mentionné le nom et le prénom de l'auteur « Adlène Meddi » qui est écrit en couleur blanche ainsi que le titre du roman *1994* qui est écrit en gras en couleur verte. Il y a également le nom de la maison d'édition [barzakh] en bas de la couverture écrit en blanc sur un fond noir.

L'image sur la couverture du roman est une illustration qui englobe deux couleurs qui sont le noir et le blanc, elles symbolisent des valeurs contradictoires telles que la vie et la mort. Aussi, l'image de la couverture montre une rue avec des ambulances, une voiture de police, le feu, la fumée, des gens qui transportent des blessés en pleine nuit, c'est une image qui reflète un attentat. En l'observant, nous ressentons immédiatement une sorte d'angoisse, de peur, et l'image d'un attentat, d'une guerre, du terrorisme. À cet effet, il est intéressant de souligner que l'image complète souvent le titre, elle le précise en quelque sorte : « *l'image est une représentation d'une chose ou d'un être par les arts graphiques, plastiques ou photographiques*¹² ».

Les intertitres font, également, partie des éléments paratextuels. Ils désignent le titre d'un paragraphe ou une partie du texte qui est réservée aux lecteurs, contrairement au titre qui est placé sur la couverture et qui s'adresse à un public plus large. Les traditions des intertitres remontent à l'époque classique et sont généralement réservées aux œuvres populaires, ils permettent aux lecteurs de bien comprendre le roman ainsi que l'orientation de la démultiplication du titre. Aussi, Gérard Genette définit l'intertitre comme étant « *le titre d'une*

¹² Philippe Auzou, *Dictionnaire Encyclopédique 2005*, Paris, Auzou, 2004, p. 960.

section du livre : parties, chapitre, paragraphe d'un titre unitaire, ou poème, nouvelle, essai constitutif d'un recueil¹³ ». Les intertitres permettent donc la division interne du livre qui guide le lecteur ou le familiarise avec le texte.

Dans *1994*, les intertitres thématiques se présentent ainsi :

- 2004 « A QUI JE PARLE ? A LA GUERRE » : celui-ci va de la page 15 à la page 129. Il traite de la mort du père du personnage principal Amin, une mort qui va agir mal sur ce dernier dans la mesure où elle va constituer un événement majeur et déclencheur des blessures enfouies du passé.
- 1994 « TENEZ VOS ENFANTS ET ON SERA LOIN D'EUX ! » : celui-ci va de la page 133 à la page 183. Dans cette partie, l'auteur revient en 1994 en pleine guerre civile, c'est l'explosion de la mémoire et des souvenirs.
- 1962 « JE SAIS QUE C'EST TOI QUI NOUS A VENDUS. » : celui-ci va de la page 187 à la page 203. Dans cette partie, le narrateur fait un voyage vers la guerre d'indépendance.
- 1994 « IL FAUT FAIRE QUELQUE CHOSE. » : celui-ci va de la page 207 à la page 333. L'auteur entreprend dans cette partie un autre voyage temporel dans les années 90, dans la réalité de la guerre civile.
- 2004 « VISITER MES MORTS UNE DERNIERE FOIS. » : celui-ci va de la page 337 à la page 345. Dans cette partie, il est question d'un retour aux temps présents, à l'année 2004, qui est l'année d'ouverture et de clôture du récit.

Ainsi, l'Histoire se manifeste clairement à travers les intertitres du roman qui tournent autour d'un ensemble d'événements historiques clés qui sont 2004, 1994 et 1962, renvoyant respectivement à la décennie noire et à la guerre de libération. Donc, ce qui est remarquable dans le roman, c'est que le récit ne respecte pas la progression chronologique étant donné que le narrateur se déplace entre le présent et le passé pour narrer son histoire et projeter le lecteur dans l'ambiance de la guerre.

Comme dernier élément paratextuel à analyser, il y a l'épigraphe qui désigne une citation ou bien une parole d'un écrivain placée au début d'une œuvre littéraire. Cet élément a à la fois une fonction esthétique et une fonction informative, en ce sens qu'il résume le contenu du texte et indique les intentions de l'auteur :

Je définirai grossièrement l'épigraphe comme une citation placée en exergue, généralement en texte d'œuvre, « en exergue » signifie littéralement hors d'œuvre, ce qui est un peu trop dire : l'exergue est ici plutôt un bord d'œuvre, généralement au plus près du texte, donc après la dédicace si la dédicace il y a. (*1994*, p. 147).

¹³*Convergences critiques, op.cit*, p. 126.

Toujours selon Gérard Genette, l'épigraphe a quatre fonctions qui ne sont pas explicites et que le lecteur doit interpréter :

D'abord l'épigraphe peut être un commentaire du titre et le titre peut changer le sens de l'épigraphe, deuxièmement l'épigraphe peut indiquer ou souligner la signification du texte, troisièmement le nom de l'épigraphe (la personne citée) est souvent le message essentiel tandis que la citation est secondaire, en dernier lieu l'épigraphe peut signifier l'époque, le genre ou la tendance d'un écrit. (1994, p. 159).

En ce qui concerne *1994*, celui-ci débute par une citation d'une écrivaine algérienne d'expression française à savoir Wassyla Tamzali qui dit : « Après cette guerre aucun homme ne pourra dire qu'est un homme, confia un vieux kabyle à Bourdieu ». Il est possible de comprendre par-là que la citation fait référence à la problématique du roman, plus précisément à cette période historique sanglante de la décennie noire qualifiée par le vieux kabyle de « guerre ». Ainsi, cette épigraphe contribue à inscrire le roman et le lecteur dans un certain horizon d'attente, dans une certaine Histoire, renforçant la profondeur historique des autres éléments paratextuels.

3. Des personnages inscrits dans l'Histoire de l'Algérie

Le personnage joue un rôle très important dans l'inscription d'un roman dans un contexte bien déterminé, dans une durée, une période temporelle identifiable dans la réalité. Goldenteins affirme que c'est un « *axe sur l'objet de communication entre le destinataire et le destinataire*¹⁴ ». C'est pourquoi il est vraiment important d'analyser leurs caractéristiques et rôles afin de mieux mettre en avant leurs contributions à l'historisation d'un texte littéraire.

L'insuffisance du discours de la narratologie sur le personnage est patente. Et si, l'on a délaissé les approches sémiologiques axés sur « l'effet-personnage » c'est que mettant en jeu le lecteur, elles dépassent les confins de la narratologie structuraliste¹⁵.

Aussi, le roman *1994* contient plusieurs personnages et chacun d'entre eux joue un rôle important dans l'histoire dont le héros. « *Le héros du roman correspond à une personnalité hors du commun alors que la plupart des hommes aspirent simplement à vivre et que les structures sociales tendent à demeurer les mêmes*¹⁶».

Il y a ainsi Amin qui fait partie des personnages principaux du roman apparaissant presque dans toutes les parties qui sont : 2004, 1994, 1962. Aussi, l'utilisation de ce prénom est très répandue dans le monde arabo-musulman, et en particulier en Algérie, signifiant en langue arabe digne de confiance, fidèle et sur qui on peut compter. Voici d'ailleurs un passage qui

¹⁴Jean Pierre Goldenteins, *lire le roman*, Paris, Boeck, 2005, p. 52

¹⁵ Jouve Vincent, *La lecture*, Paris, Hachette 1993, p. 96.

¹⁶ Bouzar Wadi, *Roman et connaissances sociale*, Alger, Offices des publications universitaires, 2006, p. 21.

montre son bon caractère : « *Amin prit l'attaque calmement, hocha la tête avec un sourire narquois, ce qui mets Farouk hors de lui [...] on n'a pas à tuer qui que ce soit, on n'est pas des assassins !* ». (1994, p. 187-189).

Amin est le fils de Zoubir : « *Oulid Zoubir, c'est le fils de Zoubir ! Tu connais Zoubir toi* ». (1994, p. 156).

Par rapport à l'aspect physique d'Amin, l'auteur le décrit comme un adolescent âgé de 17 ans et qui étudie au lycée :

Amin de loin ce jeune homme, ni grand, ni petit, ni mince, ni gros avec une peau qui hésitait entre le brun et le blond, comme témoin de mélange généalogique des parents [...] Amin le visage carré, bien rasé selon les traditions militaires de son rang gardait ses grand yeux marrons secs malgré les obligations de la bienséance du deuil. (1994, p. 19).

Dans un autre passage cité dans le roman, et à l'occasion de l'enterrement de son père Zoubir Sellami, Amin est présenté comme quelqu'un qui a vécu beaucoup de difficultés dans sa vie surtout durant la décennie noire et après la mort de son père : « *Maintenant que Dieu le père est mort que reste-t-il ? Rien. Et tout. D'abord lui, le fils assailli de condoléances et d'étreintes funéraires sous un soleil trop fort pour un enterrement* ». (1994, p. 15).

Concernant son état psychologique, Amin est décrit dans un premier temps comme un jeune adolescent qui étudie au lycée avec ses amis et son amoureuse Kahina. Mais, dans un deuxième temps, et face à l'état de son pays, il décide avec ses amis de se lancer dans la lutte armée clandestine contre les terroristes :

Un jour face à la merde, ils ont décidé de ne plus rester les bras croisés, nous avons été élevés dans ça ! On ne peut pas être lâche, nous devons faire quelque chose, quelque chose ! LAZEM ! (1994, p. 36).

Il paraît ainsi qu'Amin a vécu une adolescence difficile à cause de la violence de la décennie noire. Celle-ci l'a complètement transformé d'un jeune adolescent innocent à un délinquant voire un assassin :

Amin rentra chez lui tremblant. Il attendait devant la porte de l'appartement avant de glisser la clé dans la serrure le temps de contrôler ses spasmes nerveux, le flingue coincé au bas de son dos. Derrière cette porte, chez ses parents, était-ce un refuge ou une erreur ? Il cacherait l'arme du crime dans l'antre du Dragon coléreux. (1994, p. 309).

La destinée du personnage Amin est ainsi presque complètement liée à la guerre civile qu'a connu l'Algérie dans les années quatre-vingt-dix. Aussi, après le décès de son père il sombre dans une profonde dépression qui l'a mis dans un hôpital psychiatrique, condamné à la folie : « *Amin cloîtré dans un hôpital psychiatrique et probablement surveillé par les hommes des s'rabess* ». (1994, p. 90).

Parmi les personnages importants, il y a aussi Zoubir, le père du personnage principal Amin. Zoubir était un militant pendant la guerre d'indépendance, puis il occupa le statut d'un colonel au sein des services secrets algériens. C'est un homme cruel qui ne se déplace jamais sans son pistolet Tokarev à la ceinture, surnommé d'ailleurs le terrifiant Zoubir, à cause de son caractère dur qui effraye les gens : « *ce Zoubir, le père il était quoi ? Pas un saint, ça c'est sûr, un Harrachi pur et dur, méchant et juste coléreux et au grand cœur* ». (1994, p. 150).

C'est un personnage qui symbolise en quelque sorte la résistance, vu qu'il était un ancien moudjahid du FLN durant la guerre de libération, puis colonel durant la décennie noire se dévouant à son pays et défendant les droits de son peuple opprimé, donc cet homme a vécu deux guerres, ou deux événements majeurs de l'histoire algérienne : la colonisation et la guerre contre le colonisateur français ainsi que la décennie noire et la lutte contre les islamistes :

Le colonel Zoubir Sellami est l'un des coordinateurs de centre opérationnel de commandement de Châteauneuf, ne comprenait pas ce qu'il faisait là au milieu de la nuit dans cet appartement de fils de riche à Bâb Zouar. (1994, p. 133).

Il y a aussi dans *1994* d'autres personnages assez importants à l'instar des camarades d'Amin du lycée qui sont notamment Sidali, Farouk et Nawfel. Leurs appellations renvoient à des prénoms très fréquents en Algérie ainsi que dans le monde arabo-musulman. Aussi, ils ont presque le même âge qu'Amin : « *le colonel Zoubir Sellami fixait le dos des trois jeunes avec un rictus de mépris, ils avaient l'âge de son fils* ». (1994, p. 133). Ces derniers vont par la suite se lancer dans la lutte armée clandestine contre les islamistes, à l'image d'Amin, et en prenant exemple de leurs pères qui ont pris les armes contre les Français :

Nos parents avaient notre âge, vous savez ? « À quelle époque ? Quand ? Quoi ? », Les questions se bousculèrent dans les têtes imbibées du mauvais nectar national mais ne se matérialisèrent pas en paroles. Tous attendirent juste que déferle comme une vague la douleur de Sidali. (1994, p. 236).

Mais même s'ils ont choisi le chemin de la lutte armée, ces personnages étaient pour la plupart contre les attentats, les injustices, etc., et ils se sont battus de toutes leurs forces et sincérités jusqu'à ce que le destin choisisse une fin inattendue, voire tragique pour eux (l'exil, la folie, la mort...).

Ainsi, dans cette partie, nous avons clairement remarqué que l'auteur reflète à travers ses personnages des événements socio-historiques qui permettent aux lecteurs d'inscrire encore plus son roman dans le cadre de l'Histoire algérienne.

4. Dates et Histoire de l'Algérie

Le roman *1994* s'étend essentiellement sur trois dates « historiques » clés qui sont 2004, 1994 et 1962 :

L'auteur créateur se ment librement dans son époque, il peut commencer son époque, il peut commencer son récit par le commencement, la fin, le milieu, partir de n'importe quel moment des événements qu'il représente, sans détruire pour autant, le cours objectif du temps, c'est là que se révèle avec une grande clarté la différence entre le temps qui représente et celui qui se présente.¹⁷

En ce qui concerne 2004, l'Histoire commence et se clôture sur cette date, elle figure dans deux parties sous les titres « A QUI JE PARLE ? – A LA GUERRE » et « VISITER MES MORTS UNE DERNIERE FOIS ». Elle renvoie notamment à des événements qui se déroulent au cimetière d'El Alia, à l'est d'Alger, coïncidant avec l'enterrement de Zoubir Sellami père du personnage principal Amin dont la mort va ouvrir toutes les blessures du passé :

Accroupi devant l'amas de terre qui recouvre la tombe après quelques coups de pelletés collectives, Amin s'interrogeait. Maintenant que Dieu le père est mort que reste-t-il ? Rien et tout. D'abord lui, le fils, assailli de condoléances et d'étreintes funéraires sous un soleil trop fort pour un enterrement. Un soleil qui servirait des corps allongés sur plage plutôt que des cadavres sous terre. (1994, p. 15).

Amin tombe dans la folie, il sera ensuite interné dans un hôpital psychiatrique, et c'est là où il raconte tout ce qu'il a vécu, tout ce qu'il a commis et tout ce qu'il a subi, à son médecin psychiatrique Houda : « *je ne peux rien dire je n'en ai pas le droit j'ai signé j'ai juré de rien dire, secret, lâcha Amin face à son médecin* ». (1994, p. 72).

Par ailleurs, l'auteur aborde l'histoire de son copain Sidali, son ami du lycée, qui revient à son pays en 2004 après dix ans passés en exil, en France, à cause de la guerre. En retrouvant Amin, « *Sidali voyait des figures et sa quête de souvenirs se transformait en Délire* ». (1994, p. 91).

Aussi, cette année 2004 représente dans l'Histoire d'Algérie le deuil, l'exil, les traumatismes, la mémoire tourmentée, etc., en somme les conséquences de la guerre civile et son impact profond sur toute une génération.

En outre, 2004 marque la dernière partie du roman, l'année de la clôture du roman, toujours au même endroit au cimetière d'El Alia pour visiter une dernière fois les tombes des morts qui sont celles de Zoubir Sellami, le père de son ami Amin, et celle du frère de Kahina qu'il a tué avec ses autres copains : « *Sidali avança dans les allées calmes et ombragés du cimetière d'El Alia, il contourna le carré officiel des présidents et des héros de la résistance* » (1994, p. 342).

En effet, et selon les dires même de l'auteur, le choix de la date 2004 s'explique notamment par la volonté de ce dernier de « *montrer ce qui s'est passé dix ans après 1994,*

¹⁷ Mikhaïl Bakhtine, *Esthétique et théorie du roman*, traduit du russe par Dania Olivier, Gallimard, 1978, p. 395

autrement dit, pour indiquer les conséquences fâcheuses de cette guerre civile sur le peuple algérien »¹⁸.

En ce qui concerne l'année 1994, qui constitue le titre du roman et qui y figure dans deux parties, sous les titres : « TENEZ VOS ENFANTS ET ON SERA LOIN D'EUX », « IL FAUT FAIRE QUELQUE CHOSE », elle marque la terreur, le sang, les attentats, comme l'indique le narrateur dans son roman. En effet, celui-ci a mis en lumière les horribles événements qui se déroulaient dans les rues d'Alger ainsi que la souffrance du peuple durant cette période, notamment celle qu'ont vécu les personnages principaux (Amin et ses copains) et comment celle-ci les a conduits à subir toutes sortes de violences. Ce qui les a d'ailleurs poussés à réagir et à prendre une décision commune pour faire face à cette atrocité : « *un jour face à la merde, ils ont décidé de ne plus rester les bras croisés, nous avons été élevé dans ça ! On ne peut pas rester les bras croisés* ». (1994, p. 236).

Ils ont donc décidé de créer un groupe de lutte anti-terroriste qui va à son tour jouer un rôle dans cette guerre civile. Aussi, en 1994, Zouhir Sellami parvient à faire exiler Amin et Sidali en France pour effacer toute leurs traces de crime et les protéger de la prison :

Que lui dit ma gueule ? Que trahissent mes traits ? S'inquiéta Sidali. Comme pour conjurer le sort, il choisit comme pseudonyme Farés. Le prénom de son père qu'il avait trouvé cassé en deux en retraite anticipé brisé par son exil à lui et par l'histoire qui l'y avait poussé, mêlant Zoubir Sellami. (1994, p. 106).

Le romancier montre à travers cette date qui marque une période sanglante de l'Histoire algérienne comment la violence et la terreur de la guerre civile impacte sur la vie de la société algérienne en général.

Pour la date 1962, qui se trouve dans la troisième partie sous le titre « JE SAIS QUE C'EST TOI QUI NOUS A VENDUS », elle renvoie à la fin de la guerre de libération nationale. Dans cette partie, le narrateur évoque la génération du père d'Amin et de Sidali qui sont Zoubir et Fares, ainsi que Hadj Brahim, qui étaient des libérateurs contre le colonialisme français, mais qui ne restent pas moins une génération traumatisée par la violence coloniale :

En face de dos les trois frissonnaient, de froid, de peur. Le juge dans le dos et le mur en face. Il y a quelques heures ils étaient des frères des « fedayin », le bras armé de la cellule d'El Harrach, derniers survivant de la déroute après la sanglante bataille d'Alger, Fares, Aliouet et Zoubir, ce dernier qui à présent, voulait liquider ses deux acolytes. (1994, p. 236).

En effet, la transformation des amis du lycée en résistants armés a été en quelque sorte transmise de leurs pères, c'est-à-dire de la génération des pères à la génération des fils. Pour

¹⁸ Ces informations ont été révélées par l'auteur lui-même (Meddi Adlène) lors d'une discussion.

comprendre cet héritage, l'auteur nous amène vers 1962, à la fin de la guerre de la libération algérienne, où Zoubir et Fares étaient des soldats dans l'armée algérienne. Donc, l'histoire de ces deux hommes va influencer leurs fils qui vont s'engager dans la lutte armée pour se venger et libérer leur pays des islamistes armés, comme leurs pères ont libéré l'Algérie du colonialisme Français :

Il faut les venger, nous ne sommes plus au niveau de l'effectif, l'organisation n'existe presque plus, nous n'avons plus de munitions, que quelques vieux pistolets, mais il faut les venger. (1994, p. 190).

Enfin, nous pouvons dire que les dates de ce roman renvoient à des événements historiques clairement identifiables qui permettent de créer une sorte de liaison entre 1962, 1994 et 2004.

5- Espaces et Histoire de l'Algérie

L'espace dans un roman sert à distinguer le type de production littéraire et à situer l'évènement ou les actions des personnages dans un cadre ouvert ou restreint qui peuvent symboliser ou signifier quelque chose : « *les lieux habités sont par excellence mémorables*¹⁹ ».

Aussi, Reuter Yves affirme que :

La fiction est constituée des acteurs effectués par les personnages, dans un univers spatio-temporel déterminé, elle est véritablement (re)construite par le lecteur à l'issue de sa lecture, il faut donc connaître l'intégralité du texte pour analyser précisément chacune de ses composantes²⁰.

Dans le roman *1994*, on trouve deux types d'espaces : l'un ouvert et l'autre fermé, les deux contribuent par un ensemble de renvois à inscrire encore plus le roman dans la réalité algérienne.

Pour l'espace ouvert, il y en a au moins deux qui semblent importants. Le premier est le cimetière d'El-Alia, un espace clairement identifiable et symbolique pour un lecteur qui a une certaine connaissance de la réalité algérienne. Aussi, l'histoire relatée dans le roman débute par l'évènement de l'enterrement de Zoubir Sellami qui se déroule au cimetière d'El Alia à Alger : « *le grand cimetière d'El-Alia à l'est d'Alger, où s'entassent près d'un quart de million de cadavres, notamment des Coréens et des Japonais aux sépultures indéchiffrables* ». (1994, p. 19).

¹⁹ Paul Ricœur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Seuil, 2000, p. 51.

²⁰ Reuter Yves, *Introduction à l'analyse du roman*, Nathan, Paris, 1996, p. 45.

Ce cimetière est l'un des espaces les plus évoqués au début et à la fin du roman, notamment quand Amin enterrait son père ou lorsque Sidali allait visiter les tombes de certaines personnes pour la dernière fois : « *Sidali avança dans les allées calmes et ombragés du cimetière d'El-Alia. Il contourna le carré officiel des présidents et des héros de la résistance* ». (1994, p. 342).

L'auteur semble favoriser cet endroit pour mettre l'accent sur la hantise de la mort, du sang et du malheur qui semblent caractériser cette période noire de l'Histoire algérienne.

Le deuxième espace en rapport avec la réalité algérienne qui revient le plus dans 1994 est El-Harrach qui est en fait le lieu principal où se déroulent les événements principaux du roman. Pour ceux qui ne connaissent pas El-Harrach, celui-ci est un quartier populaire de la banlieue d'Alger connu pendant la décennie noire par le règne de la terreur, de la violence, des assassinats, des attentats, etc. : « *on t'a cru mort dans l'attentat ou disparu à jamais ! Ton père a fait le tour des commissariats et des hôpitaux d'El-Harrach* ». (1994, p. 180).

Ainsi, cet espace symbolise la brutalité, la barbarie, l'agressivité, parce qu'il a été une région ensanglantée par des massacres, où la mort pouvait tomber à n'importe quel moment : « *Saloperie de guerre ! La guerre d'Algérie, celle de 1994 à El-Harrach ou celle des gans à Marseille charriaient la même merde* ». (1994, p. 106).

Le narrateur entretient avec cet espace un rapport complexe fait de pitié, de peur et de rage, en ce sens que tout en décrivant les malheurs et les violences subies en permanence par les habitants d'El-Harrach, durant la période de la décennie noire, il dénonce l'atmosphère de sang et d'obscurantisme qui a régné en maître absolu dans cette sinistre ville :

D'un côté c'est mon histoire personnelle, et d'un autre côté c'est l'histoire de ma famille, j'avais senti que El-Harrach aussi bien la périphérie d'Alger que la périphérie même du récit autour de nous, et qu'on parlait de cette ville comme une ville aux problèmes avec la police tout le temps, etc...Y avait ce côté un peu voyou et marginal qui m'intéresse moi personnellement[...] Donc c'est une manière d'incarner un endroit et de revenir sur l'histoire après des sagas familiales, des personnages qui ont été là et qui sont complètement oubliés²¹.

Il est possible aussi d'identifier dans le roman 1994 des espaces fermés à l'instar du lycée Abane Ramdane dont le nom renvoie au militant politique de la Révolution algérienne, Abane Ramdane, surnommé « l'architecte du congrès de la Soummam ». En ce qui concerne le lycée en question, il se présente comme un lieu où se réunissent les élèves pour étudier, c'est l'espace où se sont connus les personnages principaux du roman qui sont Amin, Farouk, Sidali, Nawfel :

²¹Adlène Meddi, « mes personnages sont ancrés dans la réalité de la guerre civile », *op. cit.*

« *Le lendemain de la soirée, vers midi, Sidali et Nawfel avaient rendez-vous avec Amin à la sortie du lycée pour aller déjeuner à la gargote au contre-bas de Abane Remdane* ». (1994, p. 162).

Ce lycée constitue en fait le point de départ de planification du groupe d'amis contre les islamistes armés : « *de son côté, Amin, affrontait lui aussi le courroux paternel : tes fréquentations depuis ce putain de collègue de Laverd me pose problème ! Etreêba, éduque-toi, ne fréquente pas n'importe qui !* ». (1994, p.157).

Mais aussi, c'est dans ce lycée qu'Amin a connu son amoureuse Kahina : « *plutôt crever que de mourir chaque jour en pensant à Kahina, l'amour trahi de sa vie* ». (1994, p. 25).

D'une manière générale, ce lycée qui contribue aussi à inscrire le roman dans la réalité algérienne, est l'espace où se sont connus les personnages principaux du roman et à partir d'où ils ont décidé de mener leur combat contre les islamistes.

La relation essentielle entre la vie sociale et la création littéraire ne concerne pas le contenu entre ces deux secteurs de la réalité humaine, mais seulement les structures mentales, ce qu'on pourrait appeler les catégories qui organisent à la fois la conscience empirique d'un certain groupe social et imaginaire créé par l'écrivain²².

Parmi les espaces fermés qui reviennent aussi souvent dans le roman, il y a l'hôpital psychiatrique situé à Blida au sud d'Alger, un hôpital qui nous fait penser directement à l'hôpital psychiatrique Frantz Fanon, situé d'ailleurs dans la même région. C'est bien dans cet hôpital que le personnage principal Amin se fait soigner par une psychologue dénommée Houda à qui il raconte tout ce qu'il a vécu, tout ce qu'il a enduré et tout son parcours avec ses amis durant les années sombres de la décennie noire, dans l'espoir de s'en sortir et de se libérer du monde de souffrance dans lequel il vit : « *Amin cloîtré dans un hôpital psychiatrique et probablement surveillé par les hommes de s'rabess* ». (1994, p. 19).

Cet hôpital est le point d'explosion des souvenirs et de la mémoire d'Amin qui extériorise en quelque sorte ses sentiments de rage, de douleurs et de peine. Aussi, cet hôpital s'avère être contrôlé par les services de sécurité qui via le discours de ces personnages (Amin, Houda) espèrent avoir des informations confidentielles : « *Houda lâcha ses mots tout en pensant à la visite de cet étrange officier qu'il avait menacé ici même dans son bureau et qu'il lui avait volé le secret de ses consultations avec Amin* ». (1994, p. 108).

Nous pourrions dire alors que cet hôpital se présente comme un espace de souvenir qui symbolise la perte, la folie, au même temps que le soulagement et la guérison.

²² Lucien Goldmann, *Marxisme et Sciences Humaines*, Paris, Gallimard, 1970, p. 66.

Au terme de ce chapitre, il apparait clairement que les éléments analysés contribuent tous, à tel ou tel degré, à donner plus de profondeur historique au roman, à l'inscrire davantage dans l'Histoire algérienne, ou plus précisément dans un ensemble d'événements ou de faits historiques.

Chapitre II :
Les effets post
traumatiques de la
décennie noire dans 1994

Dans 1994, le narrateur insiste sur plusieurs aspects essentiels qui ont marqué profondément la période des années 90, notamment quelques effets de cette guerre qui a laissé son empreinte pendant des années et chez certains jusqu'à aujourd'hui. Ce choc est lié à ce qu'on pourrait appeler l'effet post-traumatique de la décennie noire, une simple phrase qui est aussi vaste que cruelle. Elle a été restituée au cœur de l'écriture d'Adlène Meddi afin de pointer du doigt sur l'une des graves conséquences, ou séquelles de la terreur que cette guerre horrible et obscure a engendré au sein de la société algérienne. « *Tout comportement humain est un essai de donner une réponse significative à une situation particulière*¹ ».

En fait, cette mémoire douloureuse est à l'origine de plusieurs fléaux qui déstabilisent la société algérienne qui va hériter de plusieurs maladies et troubles mentaux. « *Le masque porte-voix des acteurs de théâtre - lequel signalait le registre tragique ou comique de la représentation- puis par métonymie, l'acteur lui-même et enfin, le rôle joué*² ».

Dans ce deuxième chapitre, nous allons nous intéresser dans un premier temps au traumatisme psychologique durant la décennie noire. Dans un second temps, nous allons aborder la relation entre la mémoire et l'histoire en décrivant par la suite la mémoire tourmentée. Dans un troisième temps, nous allons traiter de la désocialisation et du repli sur soi. Dans un dernier temps, nous allons voir comment l'exil peut être un refuge (momentané) face à la décennie noire.

1-Le traumatisme psychologique

Le mot traumatisme signifie une maladie psychique provoquée par une situation choquante, un incident dramatique ou une violence tragique, il s'agit de troubles psychiques qui se développent quand la personne fait face à des événements ayant menacé leurs vies.

Le dictionnaire français *Larousse* définit le traumatisme comme une « *névrose associée à un choc émotionnel récent ou passé par lequel le sujet s'est senti en danger*³ ».

Aussi, le traumatisme psychique est une réaction émotive persistante qui apparaît après avoir fait face à un événement douloureux de la vie. Le fait de vivre un événement traumatisant peut compromettre le sentiment de sécurité de la personne qui ressent une peur intense accompagnée d'un sentiment de honte et d'impuissance. Il est possible de relever plusieurs formes de traumatismes parmi lesquels il y a le trouble du stress post-traumatique qui représente des malaises psychiatriques qui apparaissent après un événement traumatisant. Il engendre une

¹ Lucien Goldmann, *Pour une sociologie du roman*, Paris, Gallimard, 1948, p. 338.

² Eman Michel, *Poétique des personnages du roman*, Paris, Ellipses, 2006, p. 24.

³<https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/traumatique/79275>. Consulté le 09/11/2022

souffrance morale et des complications physiques qui impactent négativement sur la vie personnelle, sociale et professionnelle du malade.

Ces troubles psychiatriques surviennent chez des enfants ou des adultes qui ont été exposés à un événement choquant dont ils ont été victimes ou témoins, ou même après l'annonce d'une mort violente ou inattendue. Néanmoins, le concept de troubles du stress post-traumatique, ou « *état de (TSPT) tel qu'on le connaît aujourd'hui, n'as été cliniquement défini qu'en 1980 suite aux ravages de la guerre du Vietnam⁴* ». On estime par exemple que les témoins directs ou indirects d'actes terroristes présentent un fort TSPT : « *une enquête a été menée après les attentats de novembre 2015 (Paris Saint-Denis) ; elle a montré une prévalence des TSPT de 54% chez les personnes directement menacées et presque autant chez les personnes qui ont perdu un proche lors de ces événement⁵* ».

Le peuple algérien a connu durant les années 90 une période de violence liée au terrorisme ayant entraîné la mort de plusieurs victimes sous des violences extrêmes : attentats, assassinats, viols, mutilations, etc. La société algérienne de l'époque a fait donc face à des massacres et autres atrocités dont les séquelles psychologiques sont malheureusement encore visibles jusqu'à aujourd'hui.

Après la fin de la décennie noire, une étude a été réalisée sur Alger par le ministère de la santé et ils ont découvert que :

37,4% de la population souffraient du stress post-traumatique. 23% des troubles d'anxiété, 8,7% des troubles somatoforme. Donc presque la moitié de la population souffraient de troubles mentaux. Puis en 2005 les maladies mentales sont considérées en Algérie parmi les 10 maladies chroniques propagées au pays⁶.

2-Les symptômes du traumatisme

Pour diagnostiquer le syndrome du stress post-traumatique, la personne passe par quelques étapes. Le malade souffre d'une sorte de reviviscence répétitive des événements. Chose qui peut se manifester sous différentes formes, des flash-back soudains qui nous font revivre les scènes vécues comme si on se trouvait toujours en danger ou en présence de son agresseur, et ceci par la manifestation d'images ou de pensées relatives à l'événement qui nous tourmente, d'où les hallucinations psychiques, les pensées, les sentiments et les idées qui

⁴Pierre Gagnepain, « Le trouble du stress post-traumatique », <https://www.inserm.fr/dossier/troubles-stress-post-traumatique> , consulté le 09/11/2022.

⁵ Ibid., consulté le 09/11/2022

⁶Un témoignage d'Abdou Semmar sur You Tube « un tabou national ; comment la décennie noire a brisé la santé mentale des algériennes et algériens »<https://youtu.be/Gf-dJCF2es4>consulté le 09/11/2022.

Chapitre II : Les effets post traumatiques de la décennie noire dans 1994

s'imposent à l'esprit. C'est pratiquement ce que subit le personnage principal Amine dans 1994 où il semble revivre des scènes déjà vécues :

Dans sa tête, des images passaient, vite, floues, imprécises, des sons aussi, des cris, ses cris. Des détonations. Quelqu'un criait à côté de lui, son ami des services, qui l'insultait, l'implorait d'arrêter. Arrêter quoi ? Qui a tiré ? Des tirs ? Amin paniqua : les tirs d'il y a dix ans, sur ce gars-là, avec Sidali à cotés ? Non. C'était frais, le son des décharges était là, récent, plus net que les images fuyantes qui traversaient comme des balles traçantes la nuit pleine de fracas dans sa tête. (1994, p. 28).

Amin fait face à son chagrin alors qu'il devait affronter deux tristes réalités qui l'ont marqué à savoir le fait qu'il soit assassin et la mort de son père qui va provoquer en lui une profonde dépression :

Le problème avec Amin, c'est qu'il souffre d'un double trouble, deux états dépressifs très forts, l'accès maniaque et l'accès mélancolique, qui se succèdent sans cesse, épuisant dangereusement son corps et son mental. Maniaque, ça veut dire en gros une grande colère qu'il n'arrive pas à exprimer ou une perte de repères. Mélancolique, ça peut être profonde tristesse, un sentiment de culpabilité paralysant. (1994, p. 112).

Amin se retrouve perdu dans le mal de ses souvenirs en relatant la mémoire des années 90, des souvenirs qui reviennent, des scènes violentes auxquelles il a fait face, toute cette terreur tourne dans sa tête jusqu'à le faire basculer dans une sorte de folie comme l'indique le passage suivant :

Images en flashes, car Amin se débattait dans ses souvenirs récents et plus lointains. L'académie. Ça lui revenait peu à peu. Là où son père colonel à l'époque, l'avait exilé, comme il avait exilé Sidali en France. L'académie .Sidali. Zoubir. Kahina. Ça cognait fort dans sa tête abruti par les calamités. L'académie : il n'avait gardé en tête que ces cris le matin très tôt, courir tout le temps, manger vite, le stand de tir et un myope à côté de lui qui avait failli le blesser au camp Abane-Ramdane. Abane-Ramdane, c'était aussi le nom de leur lycée avec Sidali, Nawfel, et Farouk à Lavigerie. Puis, des visages flous, des têtes rasées, un officier qui leur expliquait qu'ils n'étaient que des numéros, des frères aussi, un seul corps. (1994, p. 38).

Malheureusement, ce héros n'a rien pu faire contre ce passé qui n'arrête pas de le torturer. La personne dans ce cas fait tout ce qui est en son pouvoir pour oublier et supprimer ces idées, c'est ce qu'on appelle un évitement des pensées. Mais, généralement elle n'arrive pas, c'est une tentative inefficace car la peur est toujours présente au fond, et là le malade souffre de troubles d'humeurs, d'une difficulté de concentration, de troubles de sommeil et du sentiment de ne plus vouloir ou de ne plus pouvoir vivre. C'est exactement ce qu'on appelle le trouble du stress

Chapitre II : Les effets post traumatiques de la décennie noire dans 1994

post-traumatique : « *la névrose du personnage trouve ses origines dans des événements traumatiques qu'il a vécus dans son enfance et son adolescence*⁷ ».

Ce dernier a évidemment des causes qui l'engendrent, celles-ci diffèrent d'une personne à une autre, et d'un point à un autre, car la maladie peut être due au fait que le malade a été confronté à un événement difficile, une scène choquante ou d'avoir vécu une expérience douloureuse, ou encore d'être gravement blessé à cause de la perte d'une personne assez proche, menaces de mort, actes de violences (abus physique ou sexuel, maltraitance, torture, etc.). En plus de tout cela, il y a les guerres et les attentats qui affectent les victimes et même les témoins. Toutes ces causes mentionnées sont présentes dans 1994, car durant cette période bien précise des années 90, la terreur régnait au pays où des affrontements ont opposé les Algériens entre eux. Durant ces années, l'Algérie va pleurer ses enfants qui ont été violés, torturés, menacés et tués. Ce qui va pousser beaucoup d'Algériens à faire face au traumatisme qui habite chaque personne qui a été victime ou témoin de près ou de loin des événements douloureux de cette décennie noire. Être mis à l'épreuve et traverser une période si sensible, si destructive et si obscure ne peut laisser en soi qu'une peur intense, un sentiment d'insécurité et une maladie qui nous fait revivre les ravages du passé. Si nous n'arrivons donc pas à nous débarrasser de ces sentiments, ils resteront le pire ennemi du bonheur, de la prospérité et de l'optimisme. Ainsi, le peuple algérien n'a récolté de la décennie noire que la destruction totale, le pessimisme, la suspicion, l'hostilité et un ensemble de traumatismes psychologiques que les Algériens sont en train de surmonter difficilement. C'est dans la même perspective que s'inscrit le cas d'Amin, personnage principal de notre corpus :

Mais l'illusion s'estompait en cette période de deuil, elle se fragilisait devant les drames qui remontaient à la surface du présent avec une hargne revancharde. Le présent se fissurait, donc, laissant le passé s'imposer. (1994, p.24).

Aussi, il s'avère qu'avant même que la personne présente les syndromes ou les signes d'atteinte du traumatisme, celle-ci est déjà classée malade. Cette maladie qui représente un problème de santé publique important n'est pas vraiment prise en considération dans notre pays, bien qu'elle soit classée parmi les 10 premières maladies chroniques en Algérie. C'est en fait une maladie qui n'est pas très connue et qu'on ne met pas en évidence mais qui est au même temps très grave : « *Plus de cinq millions de personnes dans le monde meurent chaque année à la suite de traumatisme. Cela représente plus de 9% des décès enregistrés dans le monde et*

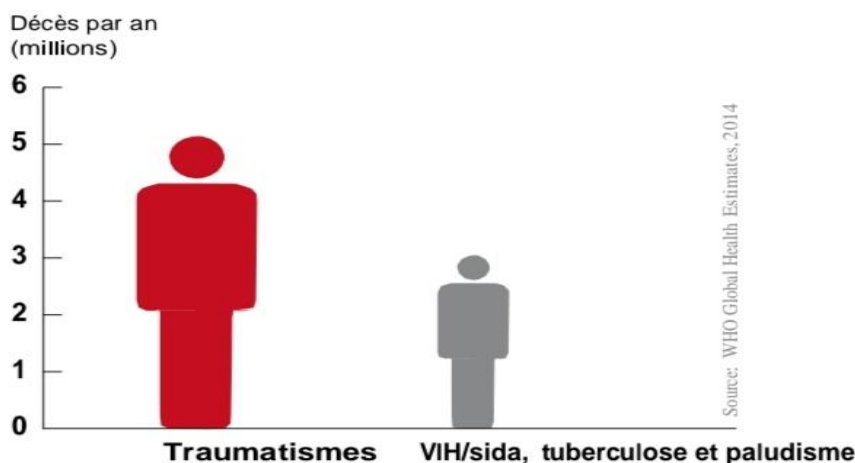
⁷ Charles Bonn & Farida Boualit, *Paysages littéraires algériens des années 90*, op. cit, p. 63.

près de 1,7 fois le nombre total de décès causés par le VIH /sida, la tuberculose et le paludisme. (Voir la figure 1)⁸ ».

Figure 1 :

Échelle du problème

Morts causées par les traumatismes par rapport aux autres principales causes de mortalité, monde 2012.



Aussi, le traumatisme n'est relié à rien d'autre qu'à la mémoire qui à son tour est reliée à l'Histoire. Et ces deux points essentiels laissent un impact très important dans la vie de l'homme.

3-Histoire et mémoire

La mémoire joue un rôle important dans l'histoire d'un pays. C'est notamment par elle que les événements importants sont archivés pour les générations à venir. Elle préserve et aide à transmettre l'histoire, en somme et comme l'affirme Paul Valéry, « *la mémoire est l'avenir du passé* ». Il y a ceux qui évitent de parler du passé en raison de son impact sur la mémoire, car celle-ci représente l'histoire dans le présent :

Derrière ce refus de l'histoire, on devine vite des réalités idéologiques et politiques claires : le refus de tenir compte de l'expérience historique, le refus de tenir compte de l'existence des forces qui ont fait, bien ou mal⁹.

La mémoire peut être vivifiante, encourageante, fortifiante, ou bien morbide, négative, malsaine et encore traumatisante. Dans les deux cas, la mémoire a un impact sur le présent et le futur. C'est une sorte d'emprunt que nul ne peut changer. Quand un pays ou un peuple est attaché à une histoire ou un passé qui les empêchent d'avancer, ils essaient de l'ignorer,

⁸Organisation mondiale de la santé, « Traumatismes et Violence, Les faits », https://apps.who.int/iris/bitstream/handle/10665/161367/9789241508018_fre.pdf;jsessionid=AEE50A05395DD5C6B6FF0DA796914CCC?sequence=1. Consulté le 12/11/2022.

⁹ *Le Prince et le Marchand*, op. cit, p. 102.

d'oublier et d'effacer l'ineffaçable pour tenter de faire resplendir le présent afin de ressentir le bonheur et la joie que les malheurs du passé ont rendu artificiel. Mais malheureusement aucun présent n'a pu se débarrasser de son passé qui est et qui restera toujours accroché dans la mémoire et dans l'histoire : « *Si nous n'avions pas de mémoire, nous n'aurions jamais eu la moindre notion de la cause, ni par conséquent de cette chaîne de causes et d'effets qui constitue notre moi ou notre personne*¹⁰».

Le recours aux souvenirs par les personnages dans 1994 montre que les traumatismes sont liés à la mémoire. Les réactions d'Amine, son état, expliquent la façon dont le traumatisme causé par les événements tragiques a profondément impacté sa vie :

Ce passé tout autour d'Amin, qui n'arrêtait pas de le couvrir, de le cerner comme une épaisse brume. Et le présent qui peinait à percer les vapeurs denses d'un passé entêté. Le présent d'un cadavre qui survivait parmi les autres et en lui-même. Un cadavre qu'il rencontrait souvent quand il dormait pour retrouver les horreurs et les fantômes, surgissant dans ses cauchemars. Il dormait paradoxalement, mieux, avec eux, avec ses fantômes. Enfin, avec lui-même. Il était son propre fantôme. (1994, p. 41).

L'histoire et la mémoire ont beaucoup de choses en commun, car elles sont liées au temps, ce qui veut dire qu'elles représentent le passé et le font revivre à travers le présent, c'est en quelque sorte un ensemble d'événements survenus dans le passé, mais dont les effets continuent de peser sur le présent. Cette mémoire souterraine et énigmatique, à la fois intime et collective, transmet un traumatisme historique à des postérités qui ne l'ont pas vécu. Donc la personne se retrouve dans une balançoire au tiers-espace entre le passé et le présent et se balance entre continuité et rupture. Et là, la personne a besoin de se réconcilier avec son passé pour pouvoir récupérer, vivre sereinement son présent.

Après ce qu'on vient de citer, on doit faire référence à un point très important qui touche la mémoire, ou ce qu'on appelle la mémoire tourmentée.

3.1. Mémoire en tourmente

Le mot tourmente signifie « *être toujours inquiet, prédisposé à l'angoisse, une conscience tourmentée. Être marqué par des perturbations, des troubles, des événements grave*¹¹ ».

Être tourmenté est un profond sentiment de peur illimitée qui semble s'abattre sur l'un des personnages de 1994 qui est Amine, le héros qui est souvent harcelé par une sensation d'insécurité et de peur relative à la hantise des souvenirs du passé : « *Nous avons un passé qui*

¹⁰ Roland Barthes, *Littérature et réalité*, Paris, Seuil, 1971, p. 27.

¹¹Dictionnaire Français Larousse application portable. Consulté Le (14/11/2022).

Chapitre II : Les effets post traumatiques de la décennie noire dans 1994

nous condamne à être hommes plus que les autres. Or quelle réponse avant nous à notre condition de 'questionnés' ?¹²». C'est des images gravées dans sa mémoire qui le tourmentent à l'image de cris, de bombardement, de morts et d'un ensemble de faits vécus qui reviennent à travers la mémoire ; en somme la mémoire en tourmente. C'est donc une mémoire hantée par les mauvais souvenirs, par un vécu qui revient et qui prend le dessus en installant le sentiment de peur et en bouleversant le présent du personnage. Et pour cause, la personne dans cette phase dépend des souvenirs qu'elle a vécus, ceux qui influencent toutes les cellules de sa vie, son soi, son origine, son identité et son imagination ou conscience qu'elle ne peut contrôler :

Le peuple algérien souffre d'angoisses et d'obsessions, lesquelles le conduisent à l'autodestruction. Seul un travail sur sa mémoire malade pourrait le délivrer de son "passé qui ne passe pas" et lui permettre d'aller vers un changement radical et positif¹³.

Cette hantise des souvenirs, des images du passé, coince la personne entre le réel et l'imaginaire, comme c'est le cas du personnage Amine :

Dans sa tête, des images passaient, vite, floues, imprécise, des sons aussi, des cris, ces cris. Des détonations. Quelqu'un criait à côté de lui, son ami de services, qui l'insultait, l'implorait d'arrêter. Arrêter quoi ? Qui a tiré ? Des tirs ? Amine paniqua : les tirs d'il y a dix ans, sur ce gars-là, avec Sidali à ses côtés ? Non. C'était frais, le son des décharges étaient là, récent, plus net que les images fuyantes qui traversaient comme des balles traçantes la nuit pleine de fracas dans sa tête. (1994, p. 28).

C'est les mêmes images dévastatrices qui semblent hanter l'esprit d'Amin dans cet autre passage du roman :

Amine sentit une vague qui se formait quelque part au plus profond de lui. Mots et images, cris et pleurs, souvenirs, arbres, amis disparus, tombes et flingues, des escaliers et une course, des détonations et un éclat de rire. Tout en dessous, au creux de la vague qui roulait en lui dévastant les limbes profonds de la conscience, des cheveux tirés en arrière et une nuque. (1994, p. 31).

Ainsi, la mémoire du personnage est à la fois blessée et chargée d'images liées au sentiment de peur d'un certain passé, de nous-même, des autres et surtout du lendemain.

4. La désocialisation et le repli sur soi face la décennie noire

La désocialisation est l'ensemble des faits conduisant une personne à ne plus vouloir ou pouvoir participer à la vie sociale, celle-ci se met à l'écart volontairement.

Un ensemble d'événements peuvent amener une personne à s'éloigner de la vie en société, à ne plus avoir de rapports sociaux, à se couper du monde extérieur, en somme à

¹² Sony Labou Tansi, *une vie et demie*, Paris, Seuil, 1998, p. 162-163.

¹³ *Paysages littéraires algériens des années 90*, op. cit, p. 63.

Chapitre II : Les effets post traumatiques de la décennie noire dans 1994

s'inscrire dans une marginalisation volontaire ou imposée. Cela peut être dû par exemple à des échecs répétitifs, à la perte des personnes chères, à une désaffiliation et à d'autres événements malheureux qui poussent souvent l'homme à perdre le sens de la vie. Aussi, elle peut être causée par le désir de prendre ses distances et de rester à l'écart des autres.

Tel est le cas d'Amin le héros de notre corpus d'étude, un jeune homme qui a choisi l'isolement après la mort de son père car la douleur de cette perte était si profonde qu'il n'a pas pu lui résister comme le montre le passage suivant : « *ses amis commençait à percevoir les signes avant-coureurs, ses silences, son isolement, ses crises d'angoisse dans son sommeil, son incapacité à manger ou à sourire* ». (1994, p. 23).

Le jeune homme se sentit seul : « *Amin. Jamais le jeune homme ne s'était senti aussi seul* ». (1994, p. 22).

Ce personnage noyé dans le chagrin causé par la mort de son père, préfère se replier sur soi et s'isoler de son entourage : « *Il n'osait pas ouvrir les yeux, préférant rester là, en lui, en sécurité, et il aurait aimé ne plus pouvoir entendre pour parfaire son isolement* ». (1994, p. 28).

Si l'on parle de cette question au vu du contexte des années 90 en Algérie, on constate que ce réflexe de protection, voire de survie, était une pratique courante surtout chez ceux qui avaient tout perdu ou, au contraire, de la part de ceux qui voulaient se prémunir des menaces et des risques quotidiens qui les menaçait tout autant que leur famille. C'est à partir de là que la personne affectée commence peu à peu à s'isoler, à se désocialiser et à fuir, notamment lorsqu'elle voit qu'elle a tout perdu surtout sa famille.

En effet, l'être humain, dès le jour où il ouvre ses yeux, s'attache à sa maman. Après quelque temps chez lui, il commence à s'habituer à toute sa famille, ses premiers mots seront maman et papa, frerot et sœurlette ; des personnes auxquelles il tient et qui feront partie de sa vie, qui l'accompagneront à chaque pas et à chaque étape de sa vie. C'est eux qui vont le soutenir dans le bonheur et le malheur, dans le meilleur et dans le pire. Avec le temps et avec l'âge, il va rencontrer d'autres personnes qui feront partie de sa vie et qui seront aussi proches ; amis, collègues, amoureux, etc. Néanmoins, à n'importe quel moment, la personne peut perdre un proche, un ami, un partenaire et se retrouver ainsi face à la perte d'être cher qui va complètement bouleverser sa vie.

Durant la guerre fratricide des années 90 qui constitue la thématique principale traitée par le roman *1994*, la mort des proches et des amis étaient monnaie courante. La mort va ainsi laisser des orphelins, des veufs, des veuves, des maisons sans habitants et des familles sans foyer. Un point que notre corpus *1994* met en évidence, ce dernier s'ouvre en 2004 sur un élément très important qui est l'enterrement de Zoubir Sellami au cimetière d'El Alia. C'est

Chapitre II : Les effets post traumatiques de la décennie noire dans 1994

ainsi que la souffrance de notre héros Amin débute, car après cette épreuve difficile où il a perdu son père qui est était un exemple pour lui, ce dernier se laisse emporter par sa tristesse et s'ouvre à toutes ces blessures du passé en se débattant contre les événements traumatiques vécus et ce présent dur qu'il n'arrive pas à affronter : « *la blessure trop profonde. Enracinée. Mais surtout béante. Suppurante. On ne peut l'enlever ni le guérir sans tuer soi-même. Piège éternel.* » (1994, p. 24).

Cette perte immense que le terrorisme a fait subir aux Algériens va anéantir plusieurs familles qui vont se détacher de la société. Elle va pousser les plus affectés par ces événements à perdre le goût de la vie et à esquiver la vérité qu'ils ne peuvent supporter, d'où la désocialisation et le repli sur soi qui est :

Le fait pour un individu, ou une communauté de vivre à l'écart de la société et d'en refuser toute forme d'aide et d'assistance. Le repli sur soi induit également que l'individu (ou la communauté) refuse toute forme d'autorité extérieure lui-même et à ses intérêts¹⁴.

Généralement, quand une personne se confronte à des situations délicates, à une période de souffrance, de doute, de confusion, de peur ou d'insécurité, elle prend le chemin du renfermement sur soi, de l'isolement et du repli sur soi au point de se couper complètement du monde extérieur à la recherche d'une sécurité absolue. Ce qui est un réflexe légitime, où l'être humain recherche une certaine protection, du calme, de la tranquillité et du bonheur en soi en refusant et en fuyant la réalité.

Cette phobie sociale empêche ceux qui sont atteints de mener une vie normale. C'est un trouble psychologique qui est la source de nombreuses souffrances pour ceux qui en sont victimes. Cette anxiété sociale peut gâcher toute une vie. C'est un véritable cercle vicieux qui se met en place et isole la personne irrémédiablement. Une sensation de solitude qui nous détruit alors qu'on est à la recherche du bonheur.

La décennie noire ainsi que la guerre franco-algérienne sont deux aspects qui ont contribué à engendrer ce type de complexe chez les personnes qui ont fait face aux événements traumatiques durant ces deux guerres. Dans les années 90, par exemple, les gens étaient tellement terrifiés par la mort, l'insécurité, la trahison, etc., qu'ils ne croyaient plus en personne à part en eux même. C'est pour cela que la personne pense qu'en se refermant sur elle-même et

¹⁴ Edouard Monpetit, « Repli sur soi et communautarisme »

<https://www.schoolmouv.fr/cours/repli-sur-soi-et-communautarisme/fiche-de-cours>. Consulté le 17/11/2022.

en s'isolant de tous ce désastre elle retrouvera la paix intérieure, le gout et la joie de vivre, de la sécurité et du réconfort, ce qui n'est pas toujours évident.

En effet, la personne essaie d'adopter une posture qui lui permette de se libérer de toute l'angoisse qui l'entoure, mais elle ne sait pas qu'en se repliant sur soi ou en se refermant, elle aggrave souvent sa situation. Elle devient ainsi autiste, elle s'éloigne sans savoir où elle va et en ignorant qu'elle est en train de sombrer dans une maladie psychique qui va l'isoler du monde sans lui apporter de points positifs dans sa vie.

5. L'exil comme refuge face à la décennie noire

L'exil signifie l'état d'une personne qui a quitté son pays, sa patrie volontairement ou sous la contrainte. Et qui se réfugie ensuite dans un pays étranger en affrontant plusieurs difficultés (langue, insertion, identité) ainsi que le chagrin d'éloignement de son pays (nostalgie, déracinement).

Les enjeux politiques et autres qu'a connu Algérie durant la guerre de libération nationale ou la décennie noire ont contraint beaucoup d'Algériens à l'exil qui est devenu un refuge pour le peuple qui espérait fuir son présent vers un avenir/ailleurs meilleurs.

La décennie noire avec son lot de morts, de viols, de kidnappings, de tuerie, etc., subis par le peuple a poussé beaucoup à l'exil. Tel est le cas de Sidali un personnage principal cité dans notre roman *1994*, une victime de cette période qui s'est exilé en France après ses malheurs vécus en Algérie. Ce dernier a même témoigné de sa souffrance durant ces années en disant : « *La mort banale, celle avec laquelle on vit.* » (1994, p. 67). Une phrase qui résume la peine causée par la violence des islamistes.

C'est pour cela que les gens préféraient fuir qu'affronter la triste réalité dont ils étaient victimes, persécutés dans leur propre pays sans protection, un pays plongé dans la tristesse et dans la mort. Les gens fuyaient leurs maisons, familles, amis, vers un pays où ils n'ont rien et ne connaissent personne, juste pour fuir la mort, la souffrance et les images d'horreurs qu'ils étaient en train de vivre en Algérie. Voulant quitter le pays et s'installer dans un endroit plus sûr, c'est les pays occidentaux qui allaient les accueillir, « *d'ailleurs 800 000 visas ont été délivrés par la France en 1994 à fin d'accueillir la diaspora algérienne¹⁵* ».

Ainsi *1994*, reflète l'image de la personne exilée, celle qui a soif de son pays comme Sidali dans notre corpus d'étude, qui est un jeune homme qui voulait tout oublier à travers l'exil

¹⁵Boulanouar Karima, *Description de la réalité sociohistorique des années 90 dans le roman l'Etoile d'Alger d'Aziz Chaouki*. Mémoire de Master, UMMTO, 2019/2020, p. 28

mais finalement il n'a rien pu oublier. Car après dix ans passés en exil, loin de son pays, il ressent déjà cette nostalgie du pays, de son origine, et il pense au retour comme le montre le passage suivant :

Dix ans. C'est une vie et c'est rien, c'est beaucoup et quelques secondes pour la mémoire. L'exil a un sens de non-sens, qui fait perdre le sens de la terre et de l'espace. Il rigolait quand il écouter parler d'exil des compatriotes venus chercher en France travail et qualité de vie. Quel exil ? Vous l'avez choisi, quelque part. Lui, n'a pas eu le choix. C'était ou le bateau pour Marseille ou les geôles de la sécurité de l'état. Choix binaire, Simple, Fatidique. Tu restes, tu crèves ; alors sauve toi. (1994, p. 51).

Sidali n'avait donc pas le choix, son départ était forcé dans le but d'échapper à la mort. Mais là il pense au retour, car il a entendu que le père de son meilleur ami, qui est Zoubir Sellami est décédé : « *Sidali voulait repartir à Alger voir ses parents et s'enquérir de son ami, isolé dans un hospice pour fous* ». (1994, p. 68).

Mais aussi et surtout, il s'avère qu'il y a une part de lui qui lui manque :

Et puis il voulait retrouver ce qu'il avait laissé là-bas, ce bout de lui toujours emprisonné dans les filets d'une guerre qu'ils pensaient, jeunes, apprivoiser en la menant à leur tour. (1994, p. 68).

Ainsi, on ne peut pas oublier l'exil des intellectuels algériens de l'époque qui cherchaient à fuir le pays pour survivre mais aussi pour pouvoir s'exprimer librement, un facteur important qui favorisait grandement l'exil : « *Enfin, une dimension politique : "elle [la fuite] reflète la démission des intellectuels qui choisissent de fuir au lieu d'affronter le danger intégriste"¹⁶* ». C'est dans cette perspective qu'il est possible de comprendre les dires d'Aziz Chaouki, qui était sur la liste des personnes à abattre à cette époque, c'est pourquoi il s'est retrouvé forcé de quitter l'Algérie :

J'étais accusé d'être le diable, d'être musicien, d'être beau gosse, d'être écrivain, j'étais une cible alléchante pour les frères musulmans. Je dirigeais un club de jazz l'un des seuls d'Afrique du nord¹⁷.

L'exil est une réalité vécue par plusieurs écrivains qui se retrouvent contraints par des événements liés à l'histoire de leur pays de partir loin des siens, d'où un ensemble de romans intitulés "*PARTIR*" dont celui de Tina Seksis et Tahar Ben Jelloun.

Fuir est ainsi devenu une sorte d'issue de secours face au désastre, au chaos, à l'insécurité, en somme face à une réalité qu'on ne peut affronter. Autrement dit, on se réfugie vers un autre pays en s'en passant de son identité, de ses racines rien que pour fuir ses problèmes. Car les

¹⁶ *Paysages littéraires algériens des années 90, op. cit, p. 91.*

¹⁷ *Description de la réalité sociohistorique des années 90 dans le roman l'Etoile d'Alger d'Aziz Chaouki, op. cit, p. 28.*

Chapitre II : Les effets post traumatiques de la décennie noire dans 1994

gens espèrent échapper à ce qu'ils sont et à ce qu'ils ont vécu, à leur passé et aux malheurs qui les hantent et qui sont gravés dans leurs âmes.

Dans *1994*, il est question d'un point similaire lié au personnage Sidali qui cherche la fuite en espérant oublier ses soucis, ses douleurs et même fuir la mort et les massacres dont il était témoin. Néanmoins, même après son exil, il n'a pas cessé de penser à son passé, à ses amis, à son pays, comme si physiquement, il s'est réfugié à Marseille, mais sa mémoire reste toujours vivace, sa mémoire tourmentée :

De l'autre côté de la mer, loin de cette pièce capitonnée ou a fini par être interné son ami Amin, Sidali errait dans sa mémoire alors que l'exil, qui était devenu plus supportable depuis quelques années, grâce à la douceur de vivre de la cité phocéenne, redevenait féroce et douloureux à la fois. (*1994*, p. 49).

Puis dès son retour au pays natal, ce personnage se rappelle de son passé qui est enterré dans sa mémoire comme il se souvient de tout ce qu'il a subi dès son arrivé en Algérie :

Sidali voyait des figures et sa quête de souvenirs se transformait en délire. Il avançait vers cet ultime arbre, là au bout d'un alignement coupant à moitié la perspective vers baie, là à l'entrée du Papass, et la piste qui ouvrait le chemin de terre vers le bios fondateur du complot et de l'adolescence, que Sidali traversa avec une telle précaution qu'on aurait dit un sentier de verre fragile, comme s'il piétinait les souvenirs qui se nichaient dans sa tête comme des mines à sous munitions, prêtes à exploser en grappes a hasard d'une violente réminiscence. Terrain miné. Miné par des années d'absence et d'oubli contraint. (*1994*, p. 91)

Des jeunes à fleur d'âge qui veulent vivre, espérer, réaliser leurs rêves, et qui sont en pleine forme, se retrouvent face à une réalité qui les plonge dans le noir absolu. Le fait de vivre dans un sentiment d'insécurité et de déchirement, impacte sur leurs projections d'avenir, leur propre vie, leurs rêves Dans une lutte contre le temps à fin d'échapper à la répression et aux bombardements, et dans le but de poursuivre leurs rêves les gens franchissent les frontières dans de terribles conditions.

Car à vingt ans, on pense à la mort, on ne pense plus à vivre donc pouvoir se reconstruire ailleurs, oublier tous les malheurs vécus et espérer le mieux est un but que tout le monde veut réaliser. Les pays occidentaux étaient une sorte de fruits qui nourrissaient l'espoir d'une société en pleine désespoir.

Fuir, oublier, éviter, se sauver, c'est les seuls termes qui hantent la tête de la personne dont l'esprit est détruit. Un facteur qu'Adlène Meddi a évoqué dans son roman *1994* par Sidali qui a fui la mort et qui s'est exilé de son pays pour oublier. Bien qu'après cette fuite, ce jeune homme ressent une sorte de nostalgie vers son pays, car malgré tout il reste le pays où il a voulu vivre si les conditions avaient été meilleures.

Chapitre II : Les effets post traumatiques de la décennie noire dans 1994

Au terme de ce chapitre nous avons constaté que la période de la décennie noire n'a laissé derrière elle aucune chose bénéfique, rien d'autre que le désastre et le chaos et les points cités précédemment, car comme le dit l'écrivain Espagnol Manuel Vázquez Montalbán « après une guerre civile, il y a que l'exil, la mort et la folie ».



Chapitre III :
La question du témoignage
dans 1994



De nombreux écrivains algériens ont élaboré leurs romans dans l'objectif de dénoncer la réalité, réclamer justice et interroger l'Histoire à travers notamment la notion de témoignage qui « désigne au sens large la déclaration par laquelle un individu communique à autrui sa connaissance d'un fait ou d'un évènement¹ ». Par ailleurs, la « littérature de témoignage » désigne une catégorie d'œuvres où l'auteur raconte des faits historiquement importants dont il a été témoin de près ou de loin, ou témoigne d'un fait traumatisant dans une période critique à laquelle il fait face :

Après donc une livraison de témoignage romancé sur l'horreur terroristes, les écrivains ils ne sont pas nombreux, ayant publié à l'orée de l'an 2000, on hérite de Tahar Djaout ce souci premier de l'esthétique du sens, surtout de la mise en forme de son renouvellement, car de là naît la signification, le renouveau du sens²

C'est d'ailleurs dans la même perspective que s'inscrit le roman *1994* d'Adlène Meddi qui a apporté un témoignage sur la période de la décennie noire à travers une histoire bouleversante qui tourne autour de quelques jeunes qui ont souffert durant cette période. Par son écriture, l'auteur vise entre autres à dénoncer le quotidien amer et le passé noir que le peuple a vécu durant les années 1990.

Dans ce troisième chapitre, nous allons aborder dans un premier temps la question du témoignage et de sa fonction de dénonciation de la violence. Dans un deuxième temps, nous allons inscrire la question du témoignage dans le cadre du questionnement de l'Histoire. Dans un troisième temps, l'écriture du témoignage est mise en rapport avec la problématique du devoir de mémoire. Dans un quatrième temps, nous allons parler de l'importance du témoignage dans une perspective thérapeutique. Dans un dernier temps, nous allons aborder le témoignage comme moyen pour briser le silence auquel le peuple était confronté.

1. Témoigner pour dénoncer la violence

Durant la décennie noire, la société algérienne a eu sa part du mal et de souffrance car elle a dû faire face à la violence qui désigne une atteinte illégitime, une attaque physique ou autre sur une personne, elle est parmi les problèmes les plus fréquents dans toutes les sociétés du monde, elle peut toucher plusieurs domaines. Aussi, le dictionnaire du *Petit Robert* la définit comme étant une « force brutale pour soumettre quelqu'un. Se faire violence. Faire violence à quelqu'un ou le faire agir, contre sa volonté en employant la force ou l'intimidation³ ».

¹ Jean Dupont, « A quoi sert un témoignage ? » <http://www.vie-publique.fr/fiches/268689-justice-quoi-sert-un-temoignage>. Consulté le 25 Novembre 2022.

² Rachid Mokhtari, *le nouveau souffle du roman algérien*, essai sur la littérature des années 2000, Alger, Chihab, Alger, 2006, p. 19.

³<https://www.larousse.fr/dictionnaire/français/onomastique/56059>. Consulté le 05/11/2022.

À cela, le phénomène de la violence peut avoir des origines culturelles, idéologiques, sociales, etc. Il peut être aussi se manifester sous plusieurs formes comme la violence physique, la violence verbale, la violence sociale, etc. :

Par la violence, nous n'entendons pas seulement la violence physique mais aussi la violence verbale [...] Un discours violent est une parole ou un récit au service de la violence politique, morale, pédagogique ou religieuse, le discours est alors serviteur d'une violence ce qui n'est pas directement de son fait. Mais dans le principe est à rechercher dans l'irrespect des personnes dans le mépris de leurs libertés, de leurs égalités et de leurs bienveillances réciproque peut-être⁴.

Dans le roman *1994*, cette question de témoigner pour dénoncer la violence nous amène à deux événements historiques ; la guerre d'Algérie contre le colonisateur français et la guerre civile des années 90.

Durant les années 1954-1962, l'Algérie était toujours sous occupation française qui avait pour but d'instaurer sa domination, profiter des ressources multiples du pays et fonder une Algérie française. Le peuple algérien était victime de cette colonisation au point où il a perdu ses droits civils, ses traditions mais aussi l'apprentissage de sa langue maternelle. La violence sous toutes ses formes a régné au pays. Elle a touché presque tous les indigènes qui ont dû subir assassinat, torture, expropriation, acculturation et toute autre forme de violence. C'est de là que s'explique la lutte des Algériens pour arracher leurs libertés et celle de leur pays comme en témoigne une partie du roman sous-titré « 1962 » dans laquelle l'auteur évoque la guerre de libération à travers notamment les personnages Zoubir, son père Hadj Brahim et Fares qui ont participé à cette guerre.

Aussi, l'Algérie avant même de guérir des blessures laissées par la colonisation française, a été touché une autre fois par une autre tragédie qui est la guerre civile. Le colonisateur français cède ainsi la place à une autre violence qui est celle de la décennie noire durant les années 90 (1990-2000) qu'Adlène Meddi relate sous forme de témoignage dans son roman. Aussi, le contexte politique de l'époque est présenté comme suit :

Après les événements d'octobre 1988, le pouvoir Algérien engage des réformes politiques à travers la promulgation, en Février 1989, d'une nouvelle constitution, qui consacre le multipartisme et la liberté d'expression dans le pays comme une nouvelle ère politique riche en activités sociales, culturelles, syndicales, et politique. En d'autres mots c'est « le début d'un changement total [...] de tous ces nouveaux partis qui cherchent à s'imposer sur la scène politique, le FIS (front Islamique du Salut) émerge du lot et s'impose comme une véritable alternative au régime qui a mené le pays vers une impasse totale après vingt-cinq ans du règne du parti unique. Ce succès il le doit aussi à la radicalité de son opposition au pouvoir du FLN (front de libération nationale),

⁴ Jean Denjeux, *Littérature Maghrébine de langue française*, Alger, Naaman, 1973, p. 493.

mais aussi à sa force de mobilisation en instrumentalisant la religion, en brondissant l'islam comme unique solution et seul remède aux maux qui gangrènent le pays⁵.

Cette période a connu ce qu'on appelle l'ouverture démocratique et le multipartisme avec notamment la naissance du parti politique du FIS (front islamique du salut). La création de ce dernier est survenue lors de la crise politique d'Octobre 1988. Aussi, le parti décroche sa première victoire aux élections locales, en juin 1990, et sa deuxième aux élections législatives, en décembre 1991. Mais, en janvier 1992, l'armée interrompt le processus électoral, ce qui va conduire les dirigeants du FIS à exprimer leurs mécontentements, notamment par la création de l'AIS (armée islamique du salut) ; ce sera ainsi le début de ce qu'on appellera la décennie noire qui sera caractérisée, comme son expression l'indique, par l'omniprésence de la violence sous toutes ses formes.

Le caractère sanglant de cette période et les séquelles laissées sur le peuple algérien a conduit beaucoup d'écrivains algériens à y apporter, à travers la fiction, leurs témoignages dans l'intention de dénoncer la violence sous toutes ses formes qui a dominé lors de cette décennie noire : « *aux injonctions dictées par le contexte de l'Algérie des années quatre-vingt-dix : écrire c'est synonyme de dire et dire c'est synonyme de témoigner*⁶ ». En effet, le témoignage sur la terreur quotidienne en Algérie, durant cette décennie, semble être un parcours obligé pour dénoncer cette horreur :

Le témoignage sur la terreur du quotidien dans ce pays semble en effet devenu depuis peu une sorte de parcours obligé pour les textes de nouveaux auteurs algériens publiés en France [...] Le texte est présenté comme le reflet fidèle, à travers un quotidien le moins distancié possible⁷.

Parmi les violences dénoncées par les écrivains, il y a la violence sociale qui provoque des incidences au niveau de la société. En d'autres termes, « *la violence sociale réfère à tout type de violence commise par des individus ou la communauté et qui a un impact social*⁸ ». Cette forme de violence est fortement présente dans notre corpus d'étude qui aborde notamment la période de la décennie noire et son lot de violences sociales qui ont affecté presque toute la société algérienne.

⁵ Hakim Mahmoudi, *La littérature algérienne francophone des années 1990, contexte Sociopolitique*, université de Mouloud Mammeri Tizi Ouzou, Septembre, 2017.

⁶ *Paysages littéraires algériens des années 90 : témoigner d'une tragédie ?*, op. cit., p. 28.

⁷ *Ibid.*, p. 12.

⁸ Edouard-Montpetit « La violence sociale, synthèse encyclopédique sur le développement des jeunes enfants » <https://www.enfant-encyclopedie.com/violence-sociale>. Consulté le 06/11/2022

Cette forme de violence est illustrée dans *1994* autour de l'histoire du personnage Amin dont le vécu témoigne d'un déséquilibre social causé par un ensemble de chocs et d'expériences douloureuses traversés durant son enfance et sa jeunesse :

Images en flashes, car Amin se débattait dans ses souvenirs récents et plus lointains. L'académie. Ça lui revenait peu à peu. Là où son père colonel à l'époque, l'avait exilé, comme il avait exilé Sidali en France. L'académie. Sidali. Zoubir, Kahina. Ça cognait fort dans sa tête abrutée par les calmants. L'académie : il n'avait gardé en tête que ces cris le matin très tôt, courir tout le temps, manger vite, le stand de tir est un moyen à côté de lui qui avait failli au camp Abane-Ramdane. (1994, p. 39).

C'est en effet, le fait d'avoir vécu des scènes désastreuses qui a fait sombrer Amin dans un état dépressif, dans la folie :

Amin convoqua le nom, la famille. Pas le prénom.
—A genoux *rebbek*, lancèrent les deux jeunes hommes à Mahdi interloqué face au pistolet que braquait sur lui Amin [...].
La mort était là, prête à jaillir, dans le canon de l'arme braquée sur tête à lui. [...] Le massacre était si imminent que Mahdi avait oublié le rituel de *chahada*. (1994, p. 299).

Sidali se retrouve ainsi forcé de vivre avec son passé douloureux et son présent tourmenté, il est en quelque sorte dans un état traumatique à cause de ses souvenirs et de ses expériences, surtout après la folie d'Amin qui l'a profondément impacté et qui l'empêche d'avancer dans sa vie :

Ses fantômes à lui aussi, les vivants et les morts, le frère de Kahina ou Amin qui pourrira toute sa vie dans l'asile et les médicaments. Une dernière fois, pour officialiser l'échec, celui de vivre sans mourir chaque fois, celui d'abandonner Amin à son sort, incapable qu'il était. (1994, p. 340).

Amin présente l'image de douleur et de peine vécue durant la décennie noire, et l'état d'une société gouvernée par la terreur, l'horreur et la mort. Dans un autre côté, la violence sociale est omniprésente au sein de la société et dans la vie quotidienne du peuple, ce que Adlène Meddi a illustré dans son roman, par l'image réelle de la société algérienne durant la décennie noire :

Les gens courraient en tous sens. De loin, il comprit que ses amis n'avaient rien mais le corps continuait de trainer vers eux. Il courut dans les couloirs et les escaliers derrière l'infirmière et la rattrapa dans la cour par le bras :
- Il y a un mec blessé dehors, il faut le soigner ! (1994, p. 166).

Cette scène montre la panique de ces jeunes lors d'un attentat près de leur lycée où chacun prend la fuite pour ne pas périr :

La porte s'ouvrit sur des sanglots de panique : Hassniya tira Amin par le bras vers l'intérieur et ne remarqua même pas Sidali qui arrivait à la suite de son Ami dans l'appartement.

Tu n'iras plus jamais attendre tes copains devant le lycée, la voisine m'a dit qu'ils ont tué des policiers devant ! Tu étais où ! cria-t-elle en le frappant sur la tête et le dos. (1994, p. 167).

Aussi, son ami Sidali qui est parti avec lui à la maison, après l'attentat, appelle sa mère au téléphone pour l'assurer qu'il va bien :

Allo Yemma ne t'inquiète pas... il y a eu un attentat devant le lycée mais je vais bien...je suis chez Amin...oui, oui, bien sûr que je vais faire attention...yemma il y a eu aucun lycéen touché... (1994, p. 167).

Ce roman donne une description assez complexe des années sombres, surtout du côté de la société, ce qui conduit les lecteurs à ressentir toutes sortes de peur et de terreur, exercées sur le peuple qui était à la fois victime et témoin de cette violence qu'il a payé très cher.

Cette violence sociale peut prendre des formes extrêmes, surtout physiques, se manifestant par exemples par des assassinats ou des handicaps ou autres qu'elles laissent sur le corps et qu'elle se présente ainsi :

Les violences physiques, concernent l'ensemble des atteintes physiques du corps, elles permettent à l'auteur d'affirmer son pouvoir en créant un degré supplémentaire de peur et de terreur, il peut s'agir de gifles, de coup avec ou sans Object, de bousculades, strangulation, morsures, brûlures, griffures⁹

Dans 1994, la violence physique est représentée d'une manière brutale à cause des actes de barbarie commis en cette période et qui n'ont épargné personne, puisque pratiquement tout le peuple a vécu cette période sous l'horreur, la crainte et la terreur. A cet effet, l'auteur nous illustre dans son roman cette violence par l'histoire d'une femme violée par le fils d'un général : « ils avaient tenté de la convaincre avant de recourir à des arguments plus violents, les cris de la jeune femme et la rage des agresseurs avaient alerté les voisins ». (1994, p. 134).

La police avait découvert que le fils d'un général (général Belmadi) se trouvait impliqué dans ce viol contre cette pauvre femme.

A travers cette scène, l'auteur nous montre le vécu de la femme durant cette période de guerre, et au sein d'une société masculine dans laquelle elle était toujours victime de marginalisation et de harcèlement.

Dans un autre passage, et pour à la fois dénoncer et montrer que cette violence était l'œuvre de toutes les parties en conflit en cette période, l'auteur met en scène une autre violation commise par la police à l'encontre de Farouk :

⁹ Edouard Monpetit, « La violence physique » <http://seinesaintdenis.fr/img/pdf/fiche-repere-4-violences.pdf>. Consulté le 06/11/2022.

Un policier de près de deux mètres, en tenue de combat bleu nuit, au visage émacié et au menton taillé dans la haine, s'approcha de lui, pistolet à la main et le prit à la gorge en appuyant le canon de l'arme entre ses yeux. (1994, p. 175).

Farouk s'est retrouvé dans une cellule de prison avec plusieurs personnes à cause d'une opération de perquisition contre les terroristes. Ce qu'on pourrait tirer à travers son histoire c'est la torture et l'agressivité de la police sur des hommes innocents qui se voient gravement battus et menacés par des armes, ce qui nous montre la férocité et la violence physique durant cette période.

Les années sombres de la décennie noire ont connu également des attentats qui sont représentés dans le roman par celui du lycée d'Abane Ramadan : « Sidali se protégeait la tête de son cartable et Amin de ses amis, d'un coup, un crissement de pneus se fait entendre, puis des râles, des cris ». (1994, p. 165).

Parmi les violences dénoncées dans cette perspective de témoignage, il y a la violence verbale qui consiste à user d'expressions humiliantes et blessantes dans le but de dévaloriser l'autre et de s'attaquer à sa personnalité. Cette forme de violence provoque parfois plus de souffrance que la violence physique parce qu'elle provoque des troubles psychologiques qui peuvent rester à vie : « *la violence verbale se traduit par l'utilisation des mots blessants ou humiliants, attribuer un surnom ridicule à quelqu'un, insulter une personne, faire des commentaires racistes ou des taquineries incessantes*¹⁰ ».

Cette violence se présente dans le roman notamment sous la forme d'insultes et d'injures dont le but est de créer le sentiment de peur, d'insécurité aux personnes qui la subissent, car « *très souvent, les injures précèdent l'agression physique, elle peut être perçue [...] comme une violence symbolique moins dévastatrice que la violence physique*¹¹ ».

Les différentes parties en conflit en cette période n'ont pas utilisé uniquement la force dans leur combat, mais aussi les insultes et les injures avec un langage vulgaire utilisés pour exprimer notamment leur rancune et leur rage comme c'est le cas chez Farouk qui divise toute sa rage contre les islamistes : « *ce n'est pas des hommes ! Rkhess ! Koffar ! Impies* ». (1994, p. 252).

Dans un autre passage, c'est le colonel Zoubir qui parle avec un langage vulgaire de la guerre civile avec Hadj Brahim :

Hadj Brahim n'est pas un salaud immaculé !, Le vieux n'a rien compris pensa Zoubir, la guerre c'est la guerre [...] ok je fais le sale boulot selon toi, mais

¹⁰Edouard Monpetit, « Violence verbale ne se résume pas uniquement à des gros mots », <http://www.chantetesante.com>. Consulté le 08/11/2022.

¹¹ Abderrahmane Moussaoui, *De la violence en Algérie, la loi du chaos*, Alger, Barzakh, 2006, p. 92.

avant bordel, on faisait quoi avant dans cette guerre ? [...] le pays est en guerre
Hadj Brahim [...] alors merde ! (1994, p. 138).

L'usage d'insultes et d'un lexique péjoratif, en somme d'une forme de violence langagière, est récurrent dans le roman où l'on trouve aussi des formes d'humiliation qui sont présentes dans des situations diverses et de différentes manières, comme par exemple lorsque Sidali s'est fait arrêter par la police qui l'ont directement conduit en prison croyant qu'il était un terroriste :

Hier en montant sur Alger, les policiers de la gare d'Agha m'ont arrêté à cause de ma carte d'identité. Ils m'ont traité de « putain de caïd de merde » [...] Ils m'ont gardé deux heures dans une petite guérite de la gare. J'étais un terroriste pour eux, un tueur de flics... (1994, p. 149).

Dans ce passage, la violence verbale qui se manifeste est associée à une sorte d'humiliation que semble avoir subi le peuple à cette époque, puisqu'il était possible de se retrouver en prison et être traité de tous les noms alors que l'on est innocent. Dans une autre illustration, un policier s'adresse à Farouk qui était en prison :

La porte s'ouvrit violemment bousculant un groupe tassé devant l'entrée de la cellule. Le policier en désignant de son index :
Toi et, là-bas, toi, sortez ! [...] Descendez enfoirés ! (1994, p. 177-178).

Après avoir étudié ces quelques extraits tirés du roman, il apparaît clairement que le témoignage dans une perspective de dénonciation de la violence qui a sévit au cours de la décennie noire sous diverses formes, constitue l'une des principales perspectives de lecture du roman. En d'autres termes, par ce retour vers le passé, vers cet événement douloureux qui est la décennie noire, il est question de dénoncer les atrocités qui ont été commises par toutes les parties qui étaient en conflit.

2. Témoigner pour comprendre l'Histoire

L'une des visées du roman 1994, c'est bien ce désir de témoigner pour appréhender l'Histoire dans toute sa complexité, voire d'essayer de cerner ses enjeux latents, ses non-dits et ses silences :

Lorsque l'histoire erre ou ment, lorsqu'elle nous donne une image inadéquate ou truquée de l'histoire, c'est, ce peut être l'histoire qui bouche le trou, qui nous remet en communication avec l'histoire et, par là même, prépare ou justifie, un jour, une nouvelle histoire, plus exacte, mais qui devra sa naissance à l'émergence d'autres visions du monde, d'autres idéologies, d'autres forces imposant leur interprétation du réel¹².

¹²Le prince et le marchand, *op. cit.*, p. 176.

Le roman étudié se construit principalement autour d'une période historique qui a marqué profondément l'Algérie à savoir les années quatre-vingt-dix plus connues sous le nom de la décennie noire. Le caractère cruel, complexe de cette période historique a mis l'auteur dans une posture de témoin tenu aussi bien de rappeler les atrocités de cette période que de l'éclairer et d'en brosser une image plus adéquate :

Dans les romans à dimension historique, l'Histoire est certes romancée, mais elle cherche plutôt à retracer au plus près certaines caractéristiques de la vie dans une société à un moment donné de son Histoire¹³.

En effet, et contrairement à une certaine Histoire, il s'avère que la mort et la violence venaient de toute part et n'épargnaient personne en cette période douloureuse :

Alors que dehors régnaient la mort et l'assassinat. La mort venait partout et s'abattait sur tous, s'invitait en intime [...], mais il y avait ce cauchemar et ces tueries. Des gens morts, qui finissent sous terre [...] alors que la famille attendait au-dehors. (1994, p. 256).

1994 nous fait ainsi transporter dans cette période horrible et qui n'a pas encore livré tous ses secrets à travers des personnages certes meurtris, mais interrogateurs et loin d'être conformistes dans leurs dialogues et témoignages. Autrement dit, *1994* tente de présenter des témoignages sur cette guerre sans pour autant prendre position en faveur d'une partie quelconque, ni s'inscrire dans un récit historique simpliste, en somme il cherche à dire sans prise de partie et d'une manière complexe la terreur, la peur, la violence, les attentats, les tortures, le désespoir, etc., qu'a connu l'Algérie en cette période et que l'Histoire a rapporté d'une manière trop idéologisée :

La littérature se trouve présente là où l'Histoire qui fut si longtemps historiographie et qui si souvent le demeure ne l'est pas encore. L'Histoire ne sera là qu'un peu plus tard. Que le jour où elle sera libre, libérée par l'évolution de L'HISTOIRE¹⁴.

Aussi, par ce témoignage, il est question de montrer le rapport existant ou cette sorte de continuité entre deux périodes historiques, deux générations différentes ; la première est celle qui a vécu la guerre de libération ou la génération des pères constituée de Zoubir, Fares, Hadj Brahim, et la deuxième est la génération qui a vécu la décennie noire ou la génération des fils composée d'Amin, Sidali, Farouk, Nawfel. Ainsi, témoigner des diverses tragédies qu'a connu l'Algérie permet de faire ressortir des liens entre ces événements et des personnages de différentes générations :

Il avait fallu qu'il meure, qu'il se taise à jamais son père. Il avait fallu que ce ciel hargneux disparaisse au-dessus de lui, il avait fallu que son silence

¹³ Pour une théorie de production littéraire, p. 55.

¹⁴ *Le Prince et le marchand*, op. cit, p. 75.

colérique cesse à jamais pour qu'Amin se mette à chercher dans cet espace interdit, cette chambre fermée à clé avec la complicité de Hassniya, la mère aimante et complice. Il avait fallu qu'il crève, le général Zoubir Sellami pour qu'Amin retrouve son sang, son sort, son cadavre, sa mort, sa dernière excuse auprès de ceux qui sont partis exilés, morts ou ensevelis sous les déclins de la mémoire. (1994, p. 33-34).

Dans 1994, des réalités sociales, historiques et politiques sont investies pour permettre aux lecteurs de comprendre dans sa complexité cette réalité historique, et voir le côté sombre de l'histoire du pays : « Dans ces conditions, la littérature peut sembler à certains comme un luxe inutile réservé aux pays prospères installés dans leurs quiétudes et certitudes¹⁵ ». Le roman peut donc devenir un moyen d'évoquer certaines réalités occultées qui ne sont pas dites par l'Histoire officielle, car :

À certaines moments, dans certaines conditions, parce qu'il est beaucoup moins compromis idéologiquement que le texte historique, parce qu'il est un moyen de transgression de l'idéologie dominante, c'est lui qui donne une image plus adéquate de la réalité ; c'est lui qui « travaille » mieux la réalité et la donne à connaître¹⁶.

Cette prédisposition à mieux dire la réalité historique explique le choix d'Adlène Meddi de se référer à la littérature pour décrire la situation de la société algérienne à travers plusieurs époques. L'écriture littéraire lui permet ainsi de témoigner sur certaines réalités historiques qui ont profondément touché le pays, mais qui ont été soit occultées soit travesties dans le discours officiel ou dominant.

3. Témoigner par devoir de mémoire

Le devoir de mémoire est une expression qui désigne l'obligation morale de se souvenir d'un événement historique tragique, afin de faire en sorte qu'un fait de ce type ne se reproduise plus. Ce devoir a pour but d'honorer la mémoire et de la maintenir vivante dans l'esprit des générations futures.

Tout le monde a le devoir de prendre acte du passé, de le faire vivre dans le présent à travers des témoignages pour bien transmettre le message et le faire comprendre. Ce devoir de mémoire a pour but de sensibiliser les gens qui ne connaissent pas leur histoire de telle sorte que celle-ci ne tombe pas dans l'oubli ou encore qu'elle ne puisse se répéter surtout lorsqu'il est question d'un événement tragique. En outre, il s'avère que c'est à travers cette transmission de mémoire que la personne affirme son identité, les gens doivent donc connaître leur passé,

¹⁵ *Paysage littéraire des années 90 et post-modernisme littéraire Maghrébin*, op. cit. p. 07.

¹⁶ *Le Prince et le Marchand*, op. cit. p. 95.

c'est pour cela qu'il ne faut pas que la mémoire reste enterrée, elle doit ainsi être véhiculée pour que l'Histoire vive.

Aussi, si l'on considère qu'en littérature, le témoignage désigne une catégorie d'œuvres où l'auteur raconte des faits historiquement importants voire traumatisants, dont il a été témoin de près ou de loin, on pourrait dire que l'idée de témoigner par devoir de mémoire renvoie à une volonté d'un écrivain d'immortaliser dans la conscience de ses potentiels lecteurs, un fait, un événement historique important.

Ainsi, lorsqu'un écrivain prend sa plume pour témoigner d'un événement historique, il accomplit son devoir à l'égard de la préservation de la mémoire. En d'autres termes, il nourrit l'envie de sauvegarder des événements historiques et le devoir de les transmettre à travers le temps. C'est dans cette perspective que s'inscrivent « *de nombreux auteurs de la décennie noire qui ont fixé comme objectif, à travers leurs écrits, de sauvegarder la mémoire collective du pays menacée par les ravages de l'oubli*¹⁷ ». En effet, ces écrivains vont s'ériger comme des témoins directs ou indirects de la tragédie algérienne des années quatre-vingt-dix qu'ils veillent à écrire et à transmettre à travers le temps :

Les écrivains et les penseurs algériens des années 1990 se sont investis en faveur d'une cause celle de la réécriture de l'histoire collective. Ils ont témoigné contre une amnésie nationale et universelle des horreurs causées par l'intégrisme religieux. Dans leur majorité, ils ont usé de la littérature, des pamphlets et exclusivement du roman pour rendre compte des souffrances, des tragédies subies par les Algériens, du malheur d'un peuple, d'un malaise collectif¹⁸.

C'est le cas de notre corpus où il est question de témoigner sur une guerre fratricide qui a bouleversé le pays voire l'auteur de 1994. À travers cette écriture, Adlène Meddi voudrait en quelque sorte à la fois transmettre et rappeler un pan traumatisant de l'Histoire algérienne contemporaine à travers l'histoire tragique de quelques jeunes algériens qui ont vécu et subi de plein fouet cette période. Adlène Meddi se base dans son récit sur une écriture réaliste qui se manifeste notamment par la présence de noms communs qui renvoient à la réalité algérienne et qui rappellent à la mémoire collective un certain passé douloureux, comme c'est le cas par exemple du quartier populaire El-Harrach. La fiction, ici, contribue à sa manière dans le but de reconstituer la réalité et lui donner plus de profondeur, de complexité et plus d'impact sur le lecteur de telle sorte à enraciner encore plus cette tragédie des années quatre-vingt-dix dans la mémoire collective des lecteurs potentiels du roman. En plus de tout cela, il y a ce devoir de

¹⁷ Hakim Mahmoudi, *La littérature Algérienne des années 1990*, op. cit.

¹⁸ Cheraïet Amina, « dire les années 1990 », *Revue Expression*, n°9, novembre 2019, université Badji Mokhtar, Annaba, p. 21.

rendre hommage aux victimes qui ont perdu vie lors de cette tragédie historique, car comme disait Elie Wiesel « oublier les morts, serait les tuer une deuxième fois ». En outre, l'écrivain nous amène dans son roman à comprendre et à ressentir les malheurs de ces années de cendre, sans oublier de pointer le doigt sur la violence subie par le peuple :

Ce passé autour d'Amin, qui n'arrêtait pas de le couvrir, de le cerner comme une épaisse brume. Et le présent qui peinait à percer les vapeurs denses d'un passé entêté. Le présent d'un cadavre qui survivait parmi les autres et en lui-même. Un cadavre qu'il rencontrait souvent quand il dormit pour retrouver les horreurs et les fantômes, surgissant dans ses cauchemars. Il dormait paradoxalement, mieux, avec eux avec ses fantômes. Enfin avec lui-même. Il était son propre fantôme. (1994, p. 41).

En lisant *1994*, on ressent la morsure de ces faits violents que nul ne peut oublier. La mémoire existe pour mettre l'histoire en évidence, c'est l'un des points qui tisse une proche relation entre mémoire et Histoire. La visée est que le passé ne s'oublie pas, qu'il reste incarné dans le futur, qu'il voyage à travers le temps pour que nul n'ignore ce qui s'est passé à cette époque-là.

4. Témoigner pour guérir

Le témoignage sert également à donner force aux témoins pour se soulager. Cela consiste à reconnaître la réalité de l'état des victimes et des persécutions subies par des populations pour répondre aux besoins de l'histoire, et parce que la psychologie a montré combien cette reconnaissance était essentielle à la résilience pour la reconstruction des individus et des sociétés après les crises. C'est en quelque sorte le cas du héros de notre roman *1994*, qui a été témoin et qui a subi des actes inhumains qu'il a enfouies en lui, ce qui l'a mené directement vers la folie : « *images et flashes car Amine se débattait dans ses souvenirs récents et plus lointains* », (1994, p. 39).

Comme le confirme Houda dans un autre passage où elle parlait de sa séance thérapeutique avec Amin :

Houda se rassit et réfléchit à la séance qui venait de se tenir, ce cas la préoccupait plus qu'aucun autre, et la replongeait dans cette période cauchemardesque où elle soignait des rescapés et des massacres dans les centres de soins psychologiques de Bentalha. (1994, p. 81).

Les victimes de ces actes graves de violence ont souvent des difficultés pour parler de ce qu'elles ont vécu, et de la présence du passé qui les traumatise et qui est profondément refoulé à l'intérieur de leurs âmes. Une peur enterrée dont ils ont du mal à parler. Donc, les aider, les pousser à témoigner de leurs passés, affronter leurs peurs avec une sensation de protection, peut aider ces victimes psychologiquement à surmonter leur peur, à se soulager et à se libérer de toutes les angoisses qui les bloquent et les isolent de leur entourage. Les victimes pourraient

enfin partager leurs sentiments avec d'autres personnes qui les comprennent et qui les aideront à se reconstruire :

Houda, qu'est-ce qu'elle avait apporté à ces hommes éternellement meurtris ? À part l'écoute. Et encore avait-elle réellement tout écouté ? C'est la difficulté qui se dessinait avec Amin : saurait-elle lire au-delà des silences ? Saurait-elle l'amener sur le terrain de la confiance, celui de l'apaisement ? Mais avant cela il y aurait des tombes à ouvrir et des cadavres à exhumer. (1994, p. 81).

Témoigner d'un acte passé, d'une histoire qui nous a marqué afin d'extérioriser la négativité engendrée par l'événement vécu reste un point essentiel pour les victimes qui ont fait face à l'horreur et à l'atrocité du terrorisme qui se répète quotidiennement et sans cesse. Tous ces malheurs accumulés dans le cerveau torturent l'âme même après des années. C'est là que le témoignage s'avère utile comme traitement qui contribue à la guérison de la victime, à l'évacuation de toutes ces angoisses.

5. Témoigner pour briser le silence

Les écrivains algériens qui ont subi cette période du terrorisme comme Adlène Meddi ont écrit l'histoire dans le but notamment de rompre le silence auquel était confronté le peuple :

On constate chez les écrivains hommes et femmes un même besoin impérieux et viscéral de dire et de rendre visible les atrocités d'une guerre occultée par les médias en Algérie et encore d'avantage à l'étranger, « une guerre invisible » privée d'images et de transparences¹⁹.

Ils ont fait de cette écriture de témoignage une création qui diffère de l'ancienne pour donner une nouvelle dimension à leurs récits. Une écriture de témoignage pour briser le silence. Ce nouveau genre littéraire va jaillir en Algérie pour mettre en évidence le quotidien amer de la société face au terrorisme, pour faire parvenir la souffrance du peuple au monde, pour briser le silence et dénoncer à travers la fiction ce qui s'est vraiment déroulé durant cette époque sanglante :

Le présent rentre dans l'ordre du silence et/ou des répétitions, opération symbolique équivalente qui entraîne et pose la même absence centrale, la même angoisse du vide, le plus souvent parler pour les écrivains algériens signifie se trouver face à un intérêt de la parole, par ce que celle-ci jouxte « les terroristes » de la violence de la cruauté de la mort quel que soit le visage qu'elle prenne²⁰.

1994 est une œuvre qui décrit une image de la décennie noire et qui offre au lecteur une idée sur les souffrances du peuple pendant cette guerre. C'est un roman qui met l'accent sur l'horreur et l'atrocité de cette période sanglante avec la mise en scène d'un peuple déchiré, violé

¹⁹ Benjamin Stora, *La guerre en Algérie : Algérie, années 90*, Paris, Presse des sciences politiques, 2011, p. 59-61.

²⁰ *Paysage littéraire algérien des années 90 et post-modernisme littéraire Maghrébin*, op. cit. p. 53

et torturé par la sauvagerie du terrorisme. Ainsi, il fallait montrer que toute l'Algérie avait subi des atrocités :

Les cris et la mort. Le sang et la panique. Les proches massacrés devant eux.
La fuite dans les bois. Rester une nuit cacher là, entre les arbres dans le froid
et la peur des cris résonants au loin. L'incertitude quant aux proches disparus.
Egorgés ? Violés ? Dépecés ? (1994, p. 81).

La peur, les meurtres, les attentats, en somme la terreur contraignait le peuple au silence au point où beaucoup de ravages sont passés inaperçus, surtout que les journalistes, les intellectuels étaient soit forcés à se taire, soit menacés, pourchassés et même assassinés froidement ; la liste de ces victimes est assez longue, on y retrouve parmi eux Tahar Djaout assassiné le 02/06/1993, Smail Yefsah assassiné le 18/10/1993, etc. La liberté d'expression était ainsi en quelque sorte menottée en cette période même en ce qui concerne la littérature. Cela étant, beaucoup d'écrivains ont défié la peur et briser le mur du silence afin de dénoncer tous les drames commis en cette période, surtout que la fiction offre d'innombrables stratégies dans ce sens, comme le souligne Amina Cheraiet : « *il est question de démontrer le rôle de la fiction et du roman précisément dans la reconfiguration de la réalité sociale d'une Algérie en état de crise*²¹ ».

Donc les écrivains ont eu conscience de leur responsabilité envers leur pays et ils ont ressenti le lourd fardeau qui s'est posé sur leurs épaules et qui s'est imposé au tant que devoir. Après l'achèvement de la guerre, s'était encore à eux d'éclaircir les choses en posant de l'ancre noir sur les feuilles blanches afin de dénoncer le passé noir :

Le drame qui se joue dans les arènes de l'histoire algérienne a marqué d'un temps fort la création romanesque en provoquant une éclosion d'œuvre de niveaux inégaux, parmi lesquelles certaines, fracassant les tabous, ont osé faire la critique du régime qui a généré la violence et des idéologies qui la portent comme un germe naturel, osé exprimer ce qui était jusqu'à là impossible à dire, la férocité et turpitude d'un système, sa corruption et ses alliances occultées à l'origine de la tragédie²².

Tout cela constitue un pas important qui a contribué à briser le silence en prenant en charge la lourdeur du réel vécu. Ecrire un roman qui relate l'histoire de la guerre civile des années 90 et qui se focalise sur le témoignage d'un combattant qui a su difficilement sauver sa vie peut contribuer à la compréhension de l'histoire, à faire surgir les vérités cachées. C'est bien ce que semble faire Adlène Meddi dans *1994* qui montre clairement l'injustice, la pauvreté et le ravage qui ont déchiré le peuple algérien dans sa totalité.

²¹Dire les années 90, op. cit, p. 16.

²²Rachid Mokhtari, *La graphie de l'horreur*, essai sur la littérature algérienne des années 1990, Alger, Chihab, 2018, p. 14.

L'un des mérites du roman est d'avoir contribué à réécrire et à revisiter l'histoire de la décennie noire, à dire les faits dans toutes leurs complexités, à pointer du doigt sur les côtés sombres de cette époque, la violence terroriste, les massacres, les kidnappings, en somme avoir osé dire l'inavouable et tout ce qui a été mis à l'écart par l'Histoire. Cela sans oublier le fait qu'il a rendu la voix aux victimes de cette horreur pour que tout le monde puisse savoir ce qu'ils ont vécu et enduré :

Les deux amis se plaquèrent au sol, Sidali se protégeant la tête de son cartable et Amin, de ses mains. D'un coup, un crissement de pneus se fit entendre, puis des râles, des cris. Les deux lycéens levèrent lentement la tête et virent à leur gauche la Peugeot 505 criblée de balles, des bras pendant par les vitres. Ils ne bougèrent pas, ne sachant si la menace avait disparu ou si des balles allaient encore siffler au-dessus de leur tête. Ils entendirent les pas des témoins fuyant la scène, les cris horrifiés de quelques lycéennes de l'autre côté de la rue, une bicyclette et un homme appelant comme un forcené : « Salim ! » se décidant à se relever, Sidali et Amin virent la portière arrière de la voiture de police s'ouvrir lentement et un corps en sang en jaillir, rampant de la banquette vers l'asphalte en poussant de faibles râles. (1994, p. 165).

Reconstituer cette mémoire collective afin de pouvoir distinguer entre le bien et le mal et éradiquer l'ignorance pour ne pas sombrer dans les profondeurs de l'horreur

À la fin de ce chapitre, nous concluons que le témoignage reste un aspect essentiel qui permet de compléter l'Histoire et de remplir ses blancs, ses béances, ce qui semble en grande partie être la visée de l'auteur qui n'a pas hésité dans son roman à aller loin des sentiers battus de la guerre civile des années quatre-vingt-dix.



Conclusion



Conclusion

Tout au long de notre travail, nous avons analysé le roman *1994* d'Adlène Meddi qui aborde la question de la décennie noire qui est une période sanglante de l'Histoire algérienne contemporaine. Tout en mettant en exergue l'horreur et la tragédie qui ont frappé l'Algérie, l'auteur porte son témoignage sur ces événements à travers un assemblage entre Histoire et histoire. Cette dernière est constituée notamment par un ensemble de personnages qui relatent leurs vécus à travers leurs souvenirs et leurs mémoires tourmentées. L'écrivain a, ainsi, en quelque sorte incarné le passé dans le présent pour faire revivre selon sa propre vision l'histoire de la guerre civile des années quatre-vingt-dix.

Au cours de notre travail de recherche, nous nous sommes intéressées à l'Histoire, et plus précisément à la réécriture par Adlène Meddi de la décennie noire afin de savoir que peut l'auteur dire de plus dans son roman sur cette période que les historiens qui ont écrit sur cette décennie ? Une question que nous avons analysée à travers trois chapitres qui composent notre mémoire de recherche.

Dans le premier chapitre de notre étude, nous avons essayé d'inscrire notre corpus d'étude dans le cadre du récit historique à travers certains points qu'on a mis en évidence comme la fictionnalisation de l'histoire et l'inscription des personnages, des dates et des espaces cités dans le roman dans le cadre de l'Histoire d'Algérie. Après avoir analysé ces différents aspects, nous avons constaté que l'écrivain construit son texte en fusionnant deux époques importantes de l'Histoire d'Algérie qui sont la guerre de libération nationale et la décennie noire, ce qui contribue grandement à l'inscription du roman dans le cadre de la réalité algérienne. C'est également dans ce sens que s'inscrivent les personnages, les dates et les espaces cités dans le roman qui sont complètement ancrés dans la réalité algérienne et plus précisément dans le contexte historique sanglant des années quatre-vingt-dix et de la guerre de libération nationale.

Dans le deuxième chapitre de notre travail de recherche, nous avons étudié la question des traumatismes psychologiques causés par la décennie noire. Autrement dit, nous nous sommes intéressés aux séquelles de la décennie noire notamment sur le personnage Amin qui représente l'une des victimes de cette tragédie qu'il relate à travers son vécu, sa mémoire tourmentée. L'étude de ces points nous a permis de constater que la mémoire tourmentée par les chagrins de l'Histoire subie engendre des séquelles et impacte négativement la société algérienne. Ces traumatismes sont directement liés à la mémoire qui à son tour est reliée à l'Histoire. Néanmoins, si cette dernière cherche à comprendre le passé, la mémoire entretient la lourdeur du passé sur le présent. C'est ainsi que le vécu traumatique pousse les gens à la folie, au repli et à l'exil.

Conclusion

Dans le troisième et dernier chapitre, nous avons mis l'accent sur la problématique du témoignage sous ses différentes formes notamment celle qui vise à dénoncer la violence ou à dire autrement l'Histoire, à combler ses blancs, ses silences voire à la corriger lorsque celle-ci erre et se soumet trop facilement à l'idéologie dominante, au discours unificateur. C'est entre autres dans cette perspective que doit se lire *1994* d'Adlène Meddi qui se donne comme tâche de mieux raconter la réalité historique et d'enlever le voile sur des vérités qui ont été occultées en donnant une image plus complexe de la décennie noire. Par ailleurs, nous avons aussi classé le témoignage dans la case de la préservation de la mémoire, une sorte de devoir de mémoire pour que nul n'oublie et pour que de tels événements sanglants ne se reproduisent plus à l'avenir en Algérie. En outre, le témoignage intervient dans le roman comme thérapie qui permet aux différents personnages d'extérioriser leurs angoisses, leurs peurs, engendrées par cette guerre, et donc de rompre le silence traumatique. En somme, le témoignage se présente comme un moyen qui aide à faire entendre la voix des victimes et à dénoncer la violence de ces années obscures et même à dire ce que personne d'autre n'a pu dire de cette période dévastatrice qu'a connue l'Algérie.

A partir des hypothèses que nous avons évoquées dans l'introduction de notre étude, et au terme de notre travail de recherche, nous pouvons dire qu'Adlène Meddi a pointé le doigt dans son roman sur le vécu de la société algérienne durant la décennie noire ainsi que sur les séquelles qu'elle a engendrées sur le peuple. De ce fait, l'auteur se présente comme un témoin de son époque et le porte-parole de sa société meurtrie et affectée par un ensemble de traumatismes liés à cette période.

Pour finir, nous sommes conscients que nous n'avons pas mis en avant dans notre travail de recherche tous les enjeux et questionnements posés par le roman *1994* ni même analysé dans les détails la problématique historique dans le roman en question. Aussi, nous espérons avoir l'occasion de reprendre notre sujet de recherche pour l'approfondir et aborder d'autres concepts sacrifiés pour cause de temps. En outre, il nous paraît très intéressant d'appréhender *1994* d'Adlène Meddi dans le cadre d'une étude comparative avec un autre roman publié à la même période et abordant la même thématique, pour voir si, avec du recul et après la fin de cette tragédie, cette dernière est relatée de la même manière par tous les écrivains ou est-elle représentée différemment d'un auteur à un autre, selon son vécu, son idéologie et autres.



Bibliographie



Bibliographie

- **Corpus :**

- Adlène Meddi, *1994*

- **Ouvrages critiques et théoriques :**

- ACHOUR Christiane et Amina Bekket, *Clef pour la lecture des récits*. Convergences critiques 2, Blida (Algérie), Tell, 2002.

- ACHOUR Christiane, *Convergences critiques : Introduction à la lecture littéraire*, Alger, Office des publications universitaires, 1990.

- BARBERIS Pierre, *le Prince et le Marchand, texte et historicité*, Paris, Fayard, 1980.

- BARTHES Roland, *littérature et réalité*, Paris, Seuil, 1971.

- BAKHTINE Mikhaïl, *Esthétique et théorie du roman*, traduit du russe par Dania Olivier, Gallimard, 1978.

- BONN Charles & BOUALIT Farida, *paysages littéraires algériens des années 90*.

- BOUALIT Farida, *la littérature Algérienne des années 1990 : témoigner d'une tragédie ?* Dans Charles Bonn et Farida Boualit, *Paysages littéraires algériens des années 90 : témoigner d'une tragédie ?*, Paris, Le Harmattan, 1999.

- DENJEUX Jean, *Littérature Maghrébine de la langue Française*, Naaman, 1973.

- EMAN Michel, *Poétique du personnage du roman*, Paris Ellipses, 2006.

- GENETTE Gérard, *Seuils*, Paris, Seuil, 1987.

- GOLDENTEINS Jean Pierre, *lire le roman*, Paris, Boeck, 2005

- GOLDMANN Lucien, *Pour une sociologie du roman*, Paris, Gallimard, 1964.

- GOLDMANN Lucien, *Marxisme et Sciences Humaines*, Paris, Gallimard, 1970.

- LABOU Tansi Sony, *une vie et demie*, Paris, Seuil, 1998

- LE GOFF Gaque, *Histoire et mémoire*, Paris, Gallimard, 1986.

- LEJEUNE Philippe, *Le pacte autobiographique*, Paris, Seuil, 1975.

- LUKACH George, *Le roman historique*, Paris, Payot, 1965.

- MOUSSAOUI Abderrahmane, *De la violence en Algérie, les lois du chaos*, Alger, Barzakh, 2006.

- REUTER Yves, *Introduction à l'analyse du roman*, Paris, Nathan, 1996.

- VINCENT Jouve, *La lecture*, Paris, Hachette, 1993.

- WADI Bouzar, *Roman et connaissance sociale*, Alger, Offices des publications universelles, 2006.

Bibliographie

- **Essais :**

- MOKHTARI Rachid, *la graphie de l'horreur*, essai sur la littérature algérienne des années 2000, Ed. Chihab, Alger, 2018.
- MOKHTARI Rachid, *le nouveau souffle du roman algérien*, Essai sur la littérature des années 2000, Ed. Chihab, Alger, 2006.
- RICOEUR Paul, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Ed. Seuil, Paris, 2000.

- **Dictionnaires :**

- AUZOU Philippe, *Dictionnaire Encyclopédique 2005*, Auzou, Paris, 2004.
- Dictionnaire Français *Larousse* application portable. Consulté Le 14/11/2022.

- **Dictionnaire en ligne :**

- <https://www.larousse.fr/dictionnaire/français/onomastique/56059>, consulté le 05/11/2022
- <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/traumatique/79275>, consulté le 09/11/2022

- **Mémoires :**

- Mémoire de Master Boulanouar Karima, « Description de la réalité sociohistorique des années 90 » dans le roman « *l'Etoile d'Alger* » d'Aziz Chaouki. UMMTO 2019/2020.

- **Vidéos You Tube :**

- Un témoignage d'Abdou Semmar sur You Tube « un tabou national ; comment la décennie noire a brisé la santé mentale des algériennes et algériens » <https://youtu.be/Gf-dJCf2es4>. Consulté le 09/11/2022.
- Adlène Meddi, « Mes personnages sont ancrés dans la réalité de la guerre civile », <http://youtube.com/watch?v=QxgR-mP8al&feature=share>. Consulté le 8 novembre 2022.

- **Sites Internet :**

- Bajoit Guy, « La Violence verbale ne se résume pas uniquement à des gros mots », <http://www.chantetesante.com>. Consulté le 08/11/2022.
- DUPONT, Jean « A quoi sert un témoignage ? » <http://www.vie-publique.fr/fiches/268689-justice-quoi-sert-un-temoignage>. Consulté le 25/11 2022.
- GAGNEPAIN Pierre, « Le trouble de stress post-traumatique », <https://www.inserm.fr/dossier/troubles-stress-post-traumatique>. Consulté le 09/11/2022.
- MONPETIT Edouard « Repli sur soi et communautarisme » <https://www.schoolmouv.fr/cours/repli-sur-soi-et-communautarisme/fiche-de-cours>, Consulté le 17/11/2022.

Bibliographie

-MONTPETIT Edouard « La violence sociale, synthèse encyclopédique sur le développement des jeunes enfants », <https://www.enfant-encyclopedie.com/violence-sociale>. Consulté le 06/11/2022.

- **Revue**

- CHARAEIT Amina, « *dire les années 1990* », Revue *EXPRESSIONS* n°9, novembre 2019, université Badji Mokhtar, Annaba, consulté le 28/11/2022.

- SARTRES Jean Paul, « *présentation des temps modernes* », Ed. Gallimard, Octobre 1945.

- **Travaux universitaires :**

- BENACHOUR Nedjma, « *Cours de littérature et société* » Université Mentouri, Canstantine, Septembre 2001.

- MAHMOUDI Hakim, « *La littérature algérienne francophone des années 1990, contexte Sociopolitique* », université de Mouloud Mammeri, Tizi Ouzou, Septembre, 2017.



Table des matières



Table des matières

Remerciements

Dédicaces

Sommaire

Introduction.....2

Chapitre I : *1994* un roman historique ?

1. La problématique de la fictionnalisation de l'Histoire.....7
2. Éléments paratextuels et Histoire de l'Algérie.....9
3. Des personnages inscrits dans l'Histoire de l'Algérie.....13
4. Dates et Histoire de l'Algérie15
5. Espaces et Histoire de l'Algérie.....18

Chapitre II : Effets post-traumatiques de la décennie noire dans *1994*

1. Traumatisme psychologique23
2. Symptômes du traumatisme.....24
3. Histoire et mémoire27
4. Désocialisation et repli sur soi face à la décennie noire.....29
5. L'exil comme refuge face à la décennie noire.....32

Chapitre III : La question du témoignage dans *1994*

1. Témoigner pour dénoncer la violence.....37
2. Témoigner pour comprendre l'Histoire.....43
3. Témoigner par devoir de mémoire.....45
4. Témoigner pour guérir.....47
5. Témoigner pour briser le silence.....58

Conclusion.....52

Bibliographie.....54

Table des matières.....59